

L'illusion de la liberté (ou l'émancipation par une nouvelle approche de l'homme et de l'organisation sociale).

Extraits de la Thèse de M. Alain de Gantes, « *les idées politiques d'un biologiste: Henri Laborit (1983)* »

[Télécharger la thèse](#)

Rédacteur : Vincent Dufresne (Novembre 2020)

Abréviation des ouvrages cités d'Henri Laborit :

B.S. : Biologie et structure, 1968.

Ag. D. : L'agressivité détournée, 1970.

H.V. : L'homme et la ville, 1971.

S.I. : Société informationnelle, 1973.

N.G. : La nouvelle grille, 1974

EL.F : Éloge de la fuite, 1974.

H.I. : L'homme imaginant, 1978.

I.A. : L'inhibition de l'action, 1979.

D.S.M. : Discours sans méthode, 1978.

Note du rédacteur (ndr) : des définitions de certains concepts ont été ajoutées, les citations qui ne sont pas d'Henri Laborit sont en italique.

Biographie

Henri Laborit (21 novembre 1914-18 mai 1995), d'abord chirurgien, s'orienta ensuite vers la recherche fondamentale. On lui doit l'introduction en thérapeutique de la chlorpromazine, premier «tranquillisant», de l'hibernation artificielle, ainsi que de nombreuses autres molécules à action psychotrope. Ses travaux sur la réaction organique aux agressions ont précisé le mécanisme de certains grands syndromes physiopathologiques et ont apporté des solutions nouvelles à l'anesthésie et à la réanimation. Il dirige le laboratoire d'eutonologie à l'hôpital Boucicaut, qui fonctionne depuis 1958, en dehors de toute institution publique ou privée par les seuls droits d'auteurs de l'exploitation par l'industrie pharmaceutique des brevets pris par le groupe.

La biologie des comportements a conduit Henri Laborit à pénétrer dans le domaine des comportements humains en situation sociale : sciences humaines, psychologie, sociologie, économie et politique. (N.G)

(...) Il dialogue avec nous et nous oblige à nous interroger sur les grandes questions de la vie ; la liberté, la mort, le plaisir, les autres, le passé, la foi. Les réponses qu'Henri Laborit donne à nos interrogations sont celles d'un homme de science qui n'est pas resté enfermé dans une discipline et pour qui l'être humain, s'il est unique, est aussi le point ou convergent tant de facteurs entrelacés que «comme dans un nœud de vipères, il n'y a plus d'espace libre pour y placer un choix». Henri Laborit pose ainsi, à la lumière des découvertes biologiques, la question de notre libre arbitre, de notre personnalité même. La politique, la société, tout prend dès lors une autre dimension. (EL.F)

Introduction

ndr :

Cette synthèse, réalisée à partir d'extraits de la thèse d'Alain de Gantes (hormis la biographie ci-dessus), a été établie autour de la notion de liberté. À partir des idées d'Henri Laborit, mises en perspectives avec celles d'autres penseurs, elle montre que la liberté, notamment lorsqu'elle est associée au libre arbitre ou à l'indépendance de l'homme avec son environnement, est une illusion qui permet d'expliquer certains comportements et jugements de valeurs qui entretiennent les rapports sociaux de domination.

*La nouvelle approche de l'étude de l'homme proposée par H. Laborit permet de déconstruire la notion de liberté, en mettant en évidence les liens entre l'environnement et notre système nerveux qui guide nos comportements, souvent inconsciemment (**parties I et II**). Elle déduit que c'est dans l'ignorance de ses déterminismes, que l'homme a développé une société basée sur les rapports de domination, menacée aujourd'hui par l'exploitation sans limite de la nature et un système économique consumériste aliénant qui nuit à l'évolution de l'espèce humaine (**partie III**).*

*Au regard de cette approche globale, alliant sciences humaines et sciences de la vie, des pistes d'émancipation sont néanmoins envisageables par la connaissance et une information généralisées, pour un changement de comportement, préalable essentiel à une éventuelle généralisation du pouvoir (**partie IV**).*

« Depuis les origines, avance H. Laborit, l'homme a étudié son environnement physique et créé la thermodynamique. Faute de connaissances et de techniques scientifiques suffisantes, il n'a pu aborder l'étude du fonctionnement de son système nerveux. Il a ainsi atteint une efficacité considérable sur la matière qui l'entoure, alors qu'il est resté

ignorant longtemps de celle qui s'organise en lui. **Il s'est cru libre dans un monde déterminé.** Il s'est cru d'une « essence » différente de celui-ci », (H.V. 85). Or la biologie révèle que la composition chimique de tous les organismes vivants est rigoureusement identique et que seule leur mise en forme, leur « information », leur organisation diffère.

« Science naissante dont il est urgent de diffuser les bases » (S.I.6), la science du vivant serait une science « révolutionnaire ». En dévoilant les mécanismes neurobiologiques de la dominance et en sapant les fondements des idéologies justificatrices de toutes les hiérarchies, elle remettrait en cause l'ordre social établi sur la division dominants / dominés. Pour Laborit en effet, « pour que les groupes sociaux survivent, c'est-à-dire maintiennent leurs structures hiérarchiques, les règles de la dominance, il faut que les motivations profondes de tous les actes humains soient ignorées. Leur connaissance, leur mise à nu, conduirait à la révolte des dominés, à la contestation des structures hiérarchiques » (EL.F. 20-21).

I. La nécessité d'une nouvelle approche neurobiologique de l'homme

La première **nécessité** d'une nouvelle approche de l'homme est d'ordre **épistémologique**. Mais elle se double d'une nécessité **pratique** ainsi que d'une nécessité d'ordre **éthique**.

(ndr, épistémologie : l'étude de la connaissance en général, des connaissances scientifiques en particulier. Étude de l'évolution des structures successives des connaissances au cours du développement cognitif de l'individu. Selon J. Piaget, celles-ci s'orientent vers une conceptualisation toujours plus abstraite et générale, la pensée étant une intériorisation progressive des actions sous forme d'un système d'opérations.)

La nécessité épistémologique

La nécessité épistémologique de l'approche neurobiologique de l'homme réside dans le fait que l'action humaine est le fruit de l'activité cérébrale, chaînon manquant entre la « Nature » et la « Culture ». Selon E. Morin « *tous les problèmes de l'histoire et de la sociologie de sapiens doivent, non pas se réduire à, mais converger sur le cerveau prodigieux, lequel enfin doit faire son entrée dans la science de l'homme, ne serait-ce que pour la faire naître* »

Sans la connaissance des bases biologiques du comportement et spécialement des interrelations s'établissant entre le système nerveux et l'environnement social, l'homme demeure condamné à ignorer les modalités concrètes d'établissement des relations humaines. Pour Laborit, comme pour Delgado, Chauchard, Jacob, Morin etc... la connaissance théorique et l'intervention, aujourd'hui déjà pratiquée, sur le fonctionnement du cerveau devraient nous permettre de nous **libérer des sujétions qu'en toute inconscience nous subissons et imposons aux autres**. D'après Laborit « les idéologies les plus altruistes prétendent

« libérer l'homme de ses aliénations » alors que toutes ces **aliénations ne sont que la conséquence de son aliénation première** à la structure et au fonctionnement de son système nerveux dont personne ne parle jamais » (H.V. 202).

C'est en effet par l'intermédiaire obligé du **cerveau** que peuvent s'établir les **relations** avec l'environnement physique, interpersonnel et culturel. Il importe donc de **connaître avec précision les fonctions du système nerveux**. Programmé pour s'enrichir, le cerveau présentera une gamme d'actions et de réactions d'autant plus large que sa niche environnementale aura été **diversifiée**. L'action personnelle dépendra donc avant tout, quant à ses limites, de ce qui aura été engrammé, à temps, dans le système nerveux central.

Afin d'éclairer les mécanismes d'apprentissage, d'intégration des valeurs et des normes, des schèmes d'autorité et d'obéissance, la connaissance du système nerveux devient une nécessité scientifique. Pour découvrir les frustrations précoces, les refoulements l'action du « sur-moi » sur l'individu, la neurobiologie serait plus performante que l'interprétation des rêves à laquelle Freud lui-même n'accordait qu'un caractère transitoire. *« Je suis loin de penser, écrivait-il, que le psychologique flotte dans les airs et n'a pas de fondements organiques. Néanmoins tout en étant convaincu de l'existence de ces fondements, mais en n'en sachant davantage ni en théorie ni en thérapeutique, je me vois contraint de me comporter comme si je n'avais affaire qu'à des facteurs psychologiques ».*

Nul doute que K. Marx, très au fait de l'état des sciences de la nature à son époque, aurait insisté sur l'étude du système nerveux comme il préconisait la prise en considération de l'étude physique de l'homme : *« La condition première de toute histoire humaine est naturellement l'existence d'êtres humains vivants. Le premier état de fait à constater est donc la complexion corporelle de ces individus et les rapports qu'elle leur crée avec la nature. Bien entendu nous ne pouvons faire ici une étude approfondie de la constitution physique de l'homme, ni des conditions naturelles que les hommes ont trouvées toutes prêtes, conditions géologiques, orographiques, hydrographiques, climatiques et autres. Toute*

histoire doit partir de ces bases naturelles et de leur modification par l'action des hommes au cours de l'histoire ».

En plein accord avec ce principe méthodologique, Laborit le nuance quelque peu en précisant que les milieux naturels n'existent que médiatisés par la culture portée par des groupes diversifiés, qu'en conséquence le monde physique n'est pas uniformément signifiant, que **l'apprentissage culturel sélectionne les signifiants qui seront par exemple anxiogènes pour l'un ou lénifiants pour l'autre**. Ces perceptions sont réalisées par le système nerveux baignant dans le monde social qui le nourrit et le modèle. D'où les possibilités sociales différentielles **d'ouverture ou de cécité au monde** par les stimulations qu'il procure. C'est pourquoi Laborit peut écrire que « tout ce que nous **connaissons du monde**, ce n'est point un environnement siégeant « autour » de notre organisme mais seulement **l'activité relationnelle que les neurones de notre système nerveux entretiennent entre eux** ». (Ag. D. 55).

F. Jacob soutient pour sa part que « *le monde extérieur, dont la « réalité » nous est connue de manière intuitive, paraît aussi être une création du système nerveux. C'est, en un sens, **un monde possible** (...). On est ainsi conduit à définir une sorte de « réalité biologique » qui est la représentation particulière du monde extérieur que construit le cerveau d'une espèce donnée. La qualité de cette réalité biologique évolue avec le système nerveux en général et le cerveau en particulier* ».

Il n'est nullement question d'expliquer telle pensée ou tel comportement par l'existence ou le défaut de telle liaison neuronale précisément localisée, mais de concevoir que le comportement individuel n'est pas dépourvu de toute attache neuro-physiologique.

« Est-il possible, questionne Laborit, que l'on puisse aborder l'étude des comportements individuels et sociaux dans l'ignorance de leurs mécanismes les plus fondamentaux alors que quelques microgrammes de certaines drogues sont capables de transformer profondément ces mécanismes ? » (Ag. D. 119. 120.). Plus globalement E. Morin insiste sur la nécessité épistémologique **d'articuler sciences sociales et sciences biologiques**. La connaissance de l'homme complexe ne peut être amputée d'aucune de ses dimensions. Sa conviction est que « *la connaissance de la*

biologie produit en même temps une biologie de la connaissance et contribue à la connaissance de la connaissance. La biologie de la connaissance nous introduit aux déterminations biologiques (le computo), animales (notre appareil neuro-cérébral « triunique ») primatiques, hominiennes qui permettent et limitent la connaissance cérébrale, y compris celles propres au cerveau-esprit d'homo sapiens. Nous ne pouvons « dépasser » ces déterminations qu'à condition de les reconnaître.

La nécessité pratique

À cette nécessité épistémologique de l'étude de l'homme s'ajoute une nécessité pratique dans la mesure où la **mise à jour des déterminismes permet leur éventuelle maîtrise**. Laborit évoque par exemple la découverte des lois de la gravitation qui, sans nous avoir libéré de ce phénomène, nous a permis de le maîtriser et de l'utiliser à notre profit.

Pour P. CHAUCHARD, « *Si l'homme se caractérise précisément, à cause de sa surcomplexité d'être, manifestée en son cerveau, comme le plus capable de liberté intelligente, cette **liberté n'est pas la liberté absurde** de la philosophie existentialiste qui est possibilité dénaturante de faire n'importe quoi mais possibilité de maîtrise des déterminismes par choix réfléchi. Il ne faut donc pas chercher la liberté humaine dans quelque fissure entre les déterminismes, qui n'existe pas, mais dans la possibilité de les juger et de les dominer* ».

J. DELGADO développe une argumentation identique à celle de Laborit ; par exemple : « *Ce n'est qu'après avoir découvert les lois de la nature, et après les avoir canalisées par notre intelligence que nous avons pu nous **libérer** de l'environnement et le dominer. Il est tout aussi impossible d'ignorer les lois biologiques qui régissent l'esprit. Plutôt que d'accepter que notre comportement soit **déterminé par des forces inconnues**, nous devrions utiliser notre intelligence pour le diriger* ».

Corrélativement, H. Laborit soutient l'idée que l'homme contemporain, maître de la matière, souffre d'un « déficit informationnel » par rapport à lui-même. « C'est un fait que la découverte des lois du monde inanimé s'accéléra considérablement à partir d'une époque récente au point que l'homme devint en quelques décennies maître de l'énergie. Mais sa connaissance de lui-même ne suivit pas une accélération identique et il **manie aujourd'hui, en pleine ignorance du fonctionnement de son inconscient, une puissance de destruction considérable** » (N.G. 12).

On retrouve ici – bien que non formulé en ces termes – le fossé qu'évoquent nombre d'auteurs entre l'augmentation exponentielle des connaissances et la stagnation de la « sagesse », entre la croissance des moyens d'action et la stagnation de la connaissance de l'homme. J. Bernard par exemple évoque : « *la vieille histoire de la discordance entre sagesse et technique. La connaissance de l'homme a prodigieusement augmenté en science et en technique, et si vous comparez par exemple Einstein et Archimède, Einstein est plus fort qu'Archimède, Mais si vous comparez Platon à Sartre ou Bergson ces derniers ne sont pas plus « avancés » que Platon. Il y a une sorte de **stagnation de la sagesse alors que monte le progrès technique, et ce fossé qui se creuse est dangereux, car il conduit à la mort des espèces** »).*

En effet, les bases neurobiologiques du comportement n'ont **pas évolué du néolithique jusqu'à nos jours**. Le cerveau, qui concevait le galet rudimentairement travaillé du premier homo faber, demeure identique à l'ère atomique. Il en découle logiquement que si ce n'est pas l'homme qui a changé mais plutôt son environnement, ses comportements phylogénétiquement adaptés peuvent apparaître **aujourd'hui périmés voire nuisibles**.

(Par comportement phylogénétiquement adapté on entendra un comportement phénotypique permettant une meilleure adaptation individuelle aux exigences de la survie et transmis par sélection naturelle.)

(*ndr, Phylogénèse : Branche de la génétique traitant des modifications génétiques au sein des espèces animales ou végétales. Phénotype : ensemble des caractères observables d'un organisme vivant*)

Les comportements hérités des **stades antérieurs de l'évolution**, pour être très largement modelés par les différentes cultures humaines, continuent à fournir la trame de certains comportements invariants, en nombre cependant limités.

Telle est l'hypothèse initiale de l'éthologie humaine comparée ainsi formulée par I. Eibl-Eibesfeldt : « *Nos mimiques et nos gestes, comme d'ailleurs aussi notre vocabulaire, se sont développés dans un but de communication associative (...). Le maintien rigoureux du code établi concernant les comportements universels laisse supposer qu'il s'agit dans ces cas d'adaptations phylogénétiques* ». De cette hypothèse surgissent deux interprétations possibles : l'interprétation fataliste selon laquelle rien ne pourrait modifier ces héritages de l'évolution (globalement partagée par K. Lorenz) ou **l'interprétation transformatrice selon laquelle leur connaissance nous permet de nous en libérer** en les utilisant à notre profit, en les « détournant » de leur destination initiale.

De la mise à jour des éléments du comportement transmis par l'évolution, Eibl-Eibesfeldt note « *qu'on reproche parfois aux biologistes que de telles déclarations sont apologétiques, comme si de dire qu'une caractéristique comportementale est innée sous-entend « il n'y a rien à faire contre cela* ». C'est tout à fait faux. Bien qu'il soit certain que beaucoup de nos types de comportements et motivations se soient développées comme adaptations au service d'une fonction déterminée, il est aussi certain qu'avec des **changements d'environnements**, la valeur d'une adaptation pour la conservation de l'espèce peut se modifier jusqu'à s'inverser ».

Une telle connaissance généralisée des adaptations phylogénétiques serait, selon certains auteurs, d'autant plus nécessaire qu'elle est **déjà empiriquement utilisée par les « publicitaires et démagogues »**. En effet la querelle de l'inné et de l'acquis ne constitue nullement pour eux un obstacle épistémologique préalable à **l'action de manipulation des désirs et motivations**. D. Morris insiste particulièrement sur l'utilisation publicitaire des signaux symboliques d'ordre sexuel ou agressif en vue de la vente. Cette méthode basée sur le symbolisme sexuel, introduite aux États-Unis par E. Dichter, « *se sert de techniques destinées à atteindre*

l'inconscient ou le subconscient parce que les préférences sont généralement motivées par des facteurs dont l'individu n'a pas conscience... ». Après N. Tinbergen et K. Lorenz, Eibl-Eibesfeldt va plus loin que D. Morris en ne se limitant pas au seul symbolisme sexuel mais en étudiant les utilisations commerciales de déclencheurs visuels d'ordres différents destinés notamment aux enfants.

*« Il a été souligné maintes fois que les adaptations phylogénétiques peuvent perdre leur fonction originelle dans des circonstances nouvelles. C'est un fait bien connu que nous traînons **des vestiges historiques dépourvus de leur fonction** tel l'appendice. Mais jamais il ne nous viendrait à l'idée de considérer l'appendice comme une fatalité ; elle est d'ailleurs rarement mortelle de nos jours. De même, rien ne nous oblige à accepter les dispositions de notre comportement comme inéluctables et par là incontrôlables. Nous sommes par nature des **êtres culturels** et par conséquent notre culture nous permet aussi de **maîtriser nos impulsions**. **Cela suppose, bien entendu, une connaissance des causes** »* EIBL-EIBESFELD

Il en conclut qu'aujourd'hui « **démagogues et publicitaires** sont ainsi parvenus, sans connaissances biologiques, à **influencer le libre arbitre** d'individus isolés et de collectivités par une présentation correcte des stimuli appropriés. Que cette influence ne soit pas toujours exercée dans un sens favorable à l'intérêt général est un fait patent. Si l'homme veut se protéger contre cette **utilisation abusive de ses instincts et de ses désirs**, il lui faut avant tout posséder une connaissance exacte des mécanismes qui les gouvernent et des excitations qui les déclenchent ».

Certes, les analyses des éthologistes évoqués diffèrent de celles des behavioristes environnementalistes en ce qu'elles réservent une part essentielle aux déclencheurs phylogénétiquement transmis alors que pour Watson ou Skinner ce ne sont pas ces déclencheurs qu'il faut manipuler, l'homme en étant à leur sens dépourvu, mais des **désirs intégrés par le subconscient**. Comme on le voit le problème de l'inné et de l'acquis s'efface derrière **l'exigence du conditionnement**.

Instincts, adaptations phylogénétiques, besoins innés, nous reviendrons sur ces concepts ; toujours est-il que ces **déterminismes sont**

inconscients et que, pour Laborit, « l'inconscient, en tant qu'il résulte de notre rapport avec le monde est entièrement déterminé » (D.S.M. 175). Dès lors à la formule classique « science sans conscience n'est que ruine de l'âge » Laborit préfère substituer : « **conscience sans science de l'inconscient** n'est que ruine de l'homme ». (H.V. 99).

La nécessité éthique (pour la survie de l'espèce humaine)

Enfin, outre par la nécessité épistémologique et la nécessité pratique de l'étude de l'homme, Laborit justifie sa démarche par une exigence qui n'est rien moins que **vitale**.

Comme la quasi-totalité des biologistes dont le raisonnement se mesure à l'échelle de l'évolution, l'auteur de la « Nouvelle Grille » s'interroge sur la perdurance de notre mode de vie et sur la **survie de l'espèce humaine**.

« Si elle prétend survivre, il lui faut s'en donner les moyens et cesser de se comporter comme elle s'est comportée jusqu'ici (...) ; ce qui est sûr c'est que sa survie dépend, dans l'immédiat, de la connaissance qu'elle peut acquérir de sa finalité, de ses déterminismes, des mécanismes de ses comportements » (D.S.M. 201).

Certes les découvertes scientifiques ne suffiront nullement à nous procurer la « sagesse ». De même que la découverte de l'énergie nucléaire permet la maîtrise de l'énergie comme l'extermination de l'espèce, la connaissance des bases biologiques du comportement peut être utilisée à des fins d'asservissement comme de libération. Mais pour Laborit, la **neurobiologie** apporte plus que des possibilités techniques, elle renseigne **l'homme sur sa nature**, sur ses possibilités, sur les motivations de ses actions et par là, en lui révélant leur inadéquation à l'état du monde et l'urgence d'un bouleversement des valeurs et des pratiques, elle **incite à l'action**.

L'argument essentiel avancé par Laborit consiste en la dénonciation **des valeurs consubstantielles au mode de développement**

industriel, valeurs dont l'origine et la signification ne pourraient être élucidées que grâce aux apports des neurosciences.

Par là, ce qu'on appelle communément **l'esprit** ne serait qu'un **épiphénomène** des mécanismes biologiques du système nerveux, conception qui jalonne les écrits de nombreux scientifiques, épiphénomène dont les mécanismes chimio-électriques du fonctionnement devraient progressivement pouvoir être percés, comblant ainsi les attentes investies par **Nietzsche et Schopenhauer** en une « *chimie des idées et des sentiments moraux* ». Wilson, par exemple a le mérite de la clarté quand il affirme qu'« *il faut considérer l'esprit avec plus de rigueur, comme un épiphénomène des mécanismes nerveux de l'encéphale. Ces mécanismes à leur tour, sont le produit d'une évolution génétique qui a agi par sélection naturelle sur les populations humaines pendant des centaines de milliers d'années dans leur environnement ancestral. Par un usage judicieux des méthodes et des idées de la neurobiologie, de l'éthologie et de la sociobiologie, on peut établir les **fondements convenables des sciences sociales** et combler ainsi la discontinuité qui sépare encore les sciences naturelles des sciences sociales et des humanités* ».

II La nouvelle approche scientifique de l'étude de l'homme

Ayant ainsi mis en avant la triple nécessité de l'étude de l'homme Laborit se prononce alors pour une **connaissance scientifique de l'homme** qui fasse appel à une nouvelle démarche, de nouveaux concepts, une méthodologie spécifique.

Une nouvelle approche des relations entre l'homme et la nature doit présider à l'étude du comportement de l'homme. Rejeter la dichotomie homme/milieu en adoptant une conception interactionniste, mener une étude scientifique des comportements humains en y intégrant la dimension biologique, sont les conditions nécessaires – mais non encore suffisantes – à la **confrontation de la logique du discours et des faits**.

Renaturer l'homme face à l'impasse écologique

Re-naturer l'homme, selon l'expression de J.M. Pelt, **le resituer dans l'écosystème global**, implique de prime abord que soit mis fin à la conception occidentale de l'homme prométhéen, apparu sur terre pour la dominer et la maîtriser selon les préceptes cartésiens solidement établis. Mais il en découle aussi qu'on ne doit en aucune manière se laisser abuser par une conception originelle et fixiste de la **nature qui n'existe aujourd'hui que modelée par l'homme**. De sorte que la nature environnante de l'homme moderne n'a plus grand-chose à voir avec « l'état de nature ». Le « milieu qui nous environne » est avant tout de nature technique ainsi que J. Ellul le démontre dans ses différents ouvrages sur la société technicienne. L'homme baigne donc dans cet environnement technicien qui le façonne et qu'il modèle.

Contre toute nostalgie passéiste, Laborit soutient que l'environnement naturel de l'homme n'est autre que l'environnement façonné par l'homme avec lequel il vit en interrelation constante. « Toute structure vivante, écrit-il, est en perpétuelle interrelation. Il faut rejeter

toute dichotomie entre l'individu et le milieu. Et il faut que nous arrivions à nous concevoir comme appartenant intégralement au milieu. C'est nous qui nous limitons à notre peau : **mais nous sommes intégralement le milieu**. C'est nous qui distinguons entre ce qui est « naturel » et ce qui ne l'est pas, ou ce qui est « contre nature » : mais ces distinctions n'intéressent que le maintien d'une structure sociale de dominance. Ce que fabrique un homme, c'est naturel : les avions à réactions sont naturels, la bombe atomique est naturelle... » (DSM 130). Paradoxalement cette conception **hyper-naturaliste** confère à la culture toute sa spécificité. Si tout ce que fait l'homme est naturel car, produit de l'homme extrait d'une nature informée par l'homme, tout **jugement de valeur** distinguant le « naturel » et le « non naturel » est une **production culturelle** traduisant l'existence de rapports sociaux de production culturelle, économique et sociale.

On aborde ici une des prémices théoriques de Laborit – sur laquelle on reviendra – pour qui il n'est de **création culturelle que spécifique à une collectivité**, à ses besoins, ses attentes et sa propre représentation d'elle-même. Chaque culture répondrait ainsi à la formulation d'exigences sociales, de création endogène ou d'imposition exogène, définies de manière collective ou restreinte. Le qualificatif de « naturel » ou de « non-naturel » appliqué à des comportements humains invite ainsi à l'**analyse des conditions** – historiques et sociologiques – de la production culturelle ainsi qu'à celle des relations qu'elle entretient avec les autres productions, économique et idéologique notamment.

C'est sur la **dissymétrie** plus que sur l'échange, sur le **pouvoir unilatéral de l'homme sur la nature** que s'élaborait le mythe de l'homme faustien cher à O. Spengler. Aujourd'hui « l'ajustement progressif » évoqué par Piaget prend des allures de revanche. J. Salk n'hésite pas à soutenir que la nature aura le dernier mot : survivront ceux qui auront su, à temps, se plier à ses lois. A. Peccei, Président du Club de Rome affirmait en 1978 que « *le monde a peut-être seulement dix ans au moins pour changer de cours, par rapport à celui qu'il suit aujourd'hui et qui le conduit tout droit à la catastrophe* ».

L'impasse écologique participe à la conscience de la crise et révèle le pouvoir de la nature sur l'homme. Or, B. Russel avait justement exprimé que *« si les hommes aiment avoir du pouvoir sur la nature, ils n'aiment pas que la nature ait du pouvoir sur eux »*.

Démystifier l'idéologie de la liberté humaine (ou l'illusion de la liberté)

La mise à jour des déterminismes biologiques écosystémiques reformule la problématique du **déterminisme et de la liberté**. Les hommes, progressivement réintégrés dans une nature qu'on croyait jusque-là rigidement et en tous points soumise au déterminisme *« se sentent dépouillés de leur personnalité, vains, sans importance, esclaves des circonstances, incapables de s'écarter le moins du monde du rôle qui leur a été assigné par la nature dès l'origine. Certains essaient de s'évader de ce dilemme en supposant l'existence du **libre arbitre chez l'homme et du déterminisme partout ailleurs**, d'autres par des tentatives ingénieusement sophistiquées pour concilier le libre arbitre avec le déterminisme »*.(B. Russel)

Or, pour Laborit, la connaissance des déterminismes, loin de nier la **liberté d'action**, la rend possible. D'après lui, *« aussi longtemps que les hommes n'auront pas pris conscience de leur déterminisme biologique et croiront à leur liberté, il y a peu de chances que cela change*. Il faut, pour que cela change, que chaque homme prenne d'abord conscience de son animalité, de ce qui le lie à la vie dans son ensemble, aux autres espèces animales. Peut-être sera-t-il capable de dépasser son conditionnement biologique » (Ag. D. 80).

Aucune fatalité n'enchaîne l'homme à des **conditionnements** dont le cadre biologique ne constitue qu'une structure d'accueil aux **conditionnements culturels**. Ainsi *« l'objectif primordial de la science au service de l'homme doit être (...) de trouver les moyens de dégager dans chaque individu l'homme qu'il contient du marais de ses conditionnements*

paléocéphaliques où il s'enlise encore... » (B.S. 38-39) et qui se sont cristallisées dans les valeurs, dans la socioculture de dominance. À l'opposé de la démarche d'un Watson cherchant les moyens les plus efficaces de conditionner l'homme, pour son plus grand bien-être bien entendu, certains comportementalistes tentent de **révéler les conditionnements** de toutes natures afin que chacun puisse les **regarder en face et s'en distancier**. *« Cette capacité de distanciation, précise EIBL-EIBESFELDT, nous permet de calculer les conséquences de nos actions et de choisir parmi différentes alternatives d'action. Oui, jusqu'à un certain point, l'homme peut, avec l'aide de cette capacité agir contre ses conduites. Elle est pour ainsi dire la base de la liberté spécifiquement humaine. Le préalable d'une décision responsable est, en quelque sorte, la connaissance causale des mécanismes comportementaux qui sont sous-jacents à notre comportement. Moins nous en connaissons à leur sujet, plus aveuglément ils nous régenteront »* .

Or ce n'est pas tant aux déterminismes génétiques strictement définis que s'attaque Laborit qu'aux **déterminismes socio-culturels conditionnants** la genèse individuelle. Parmi ceux-ci **l'idéologie de la liberté humaine** lui semble devoir être **démystifiée en priorité**. Comme toute idéologie dont l'efficacité tient à ce qu'elle se dissimule **à elle-même son caractère idéologique**, l'idéologie de la liberté humaine lui semble assurer très efficacement sa fonction de dissimulation de l'aliénation sociale. J.B. Skinner, grand spécialiste des manipulations du comportement, insiste ouvertement sur la nécessité de **l'illusion de la liberté** pour réussir le conditionnement souhaité. La dénonciation de la liberté comme dissimulation du conditionnement serait ainsi le premier apport de cette science révolutionnaire. Elle passe par une remise en cause du **discours philosophique sur l'homme**.

La très grande majorité des discours scientifiques converge vers un phénomène de dessaisissement du discours philosophique. Les auteurs ayant relevé cette évolution la souhaitent, s'en accommodent ou la déplorent. Cl. Levi-Strauss soutient que *« la philosophie ne peut aujourd'hui se revigorer qu'en se mettant à l'écoute de la science »*.

Pour J. Parain-Vial, M. Barthelemy-Madaule, G. Fragnières, la science contribue à la **déshumanisation de l'homme** en vidant de leur contenu les concepts humains tels l'amour, la dignité, la fraternité **mais surtout la liberté**. Or « *les sciences ne peuvent pas appréhender la liberté (...). Le virtuel, c'est-à-dire la liberté, leur échappe inévitablement* ». (n.d.r; J. Parain-Vial, M. Barthelemy-Madaule, G. Fragnières sont des penseurs plutôt conservateurs).

Argument auquel Laborit opposerait que la science ne s'intéresse pas au virtuel mais en outre qu'une liberté humaine qui n'est **que virtuelle** ne mérite guère qu'on la défende avec acharnement et qu'il serait préférable de se donner les moyens d'accéder à une **liberté effective** (*GORZ critique au plan politique l'idéologie de la liberté virtuelle, l'illusion de l'autonomie existentielle par laquelle le prolétariat s'est trouvé enchaîné et aliéné à l'idéologie capitaliste*).

Pour lui « la liberté (...) ne se conçoit que par l'ignorance de ce qui nous fait agir. Elle ne peut exister au niveau conscient que dans l'ignorance de ce qui meuble et anime l'inconscient » (Ag. D. 95).

Le cerveau et le langage

L'activité relationnelle de l'homme à son milieu s'effectue, dans une proportion toujours plus importante compte tenu de l'élargissement, de l'extension du milieu connu, par **l'intermédiaire du langage**. Son importance dans l'évolution individuelle n'a d'égale que son rôle majeur dans l'évolution multimillénaire du système nerveux lui-même. En effet de même que, conjointement à d'autres modifications morphologiques, l'apparition du néocortex permettait le langage, celui-ci, agissant en retour, pouvait contribuer au développement du cerveau. Telle est l'hypothèse soutenue par un paléontologue P.V. Tobias qui « *suggère que le développement du langage a été à la base du prodigieux développement du cerveau au cours des deux derniers millions d'années. Par langage j'entends (...) aussi bien les aspects cognitifs que la possibilité de parole. Le langage n'était pas forcément important en soi, du moins à ses débuts,*

mais bien plutôt pour ce qu'il rendit possible. Le langage devint le véhicule des concepts, des traditions tribales, du sens du passé et du futur (et pas seulement du passé immédiat ou imminent) des normes de comportement, des lois, des mœurs et des coutumes, de la connaissance, des croyances et de l'art ».

« Héritage génétique, héritage sémantique, écrit Laborit, voilà ce que contient au départ le cerveau de l'homme moderne. Il va y ajouter le contenu de son expérience personnelle. Mais celle-ci sera encore fortement modelée par le langage. C'est par l'**intermédiaire du langage** que le milieu social où l'homme naît, grandit et vit, lui fait acquérir une **connaissance, trompeuse** parce qu'il a tendance à la prendre pour la réalité, du monde qui l'entoure». (B.S. 17).

Le langage constitue ainsi pour Laborit l'instrument principal de socialisation : il **ouvre au monde social et enferme à la fois** l'individu dans le monde vécu de la signifiante et de l'insignifiante.

Par ses différentes modalités d'expression (langage oral, gestuel, affectif, vestimentaire, langage du corps...) se concrétiseraient les « habitus » desquels dépendraient, pour partie, les comportements individuels. *Pour P. Bourdieu « l'habitus de classe, entendu comme système des dispositions organiques ou mentales et des schémas inconscients de pensée, de perception et d'action, est ce qui fait que les agents peuvent engendrer, dans l'illusion bien fondée de la création d'imprévisible nouveauté et de l'improvisation libre, toutes les pensées, les perceptions et les actions conformes aux régularités objectives, parce qu'il a lui-même été engendré dans et par des conditions objectivement définies par ces régularités ».*

Ainsi, la principale caractéristique du cerveau, pourvu d'une information structure invariante, est d'émerger immature au monde.

Le cerveau, une structure immature à la naissance

Si donc l'information structure du cerveau est fermée (héritage génétique), celui-ci est ouvert au plan de l'information circulante. « *À l'information intrinsèque, précise P.P. Grassé, s'est substituée l'extrinsèque, véhiculée par le langage articulé qui la communique d'un individu à un autre* ». Le cerveau est programmé certes mais pour s'enrichir. Ainsi « la détermination génétique des structures nerveuses à tous les niveaux anatomiques est indiscutable ; mais elle n'implique pas que la différenciation terminale des neurones et l'établissement des réseaux neuroniques soient indépendants de la stimulation extrinsèque ». Chaque **expérience accroît l'information**, la conséquence essentielle étant pour l'homme que « son codage neuronique s'enrichit et ses processus associatifs, autorisant l'imaginaire, lui permettent d'accroître ses structures mémorisées des produits de son imagination » (N.G. 135).

D'où l'affirmation de G. OLIVIER : « *Pour le moment, on sait qu'il y a le même nombre de neurones corticaux (en moyenne) chez le plus grand savant et l'homme le plus primitif. Mais le premier a organisé un plus grand nombre de connexions entre ses neurones et c'est par là qu'il diffère* ».

Cette capacité d'intégrer et de créer de l'information appartient également à chacun à la naissance. J.M.R. Delgado peut même, de ses travaux « *conclure qu'il n'existe pas de signes détectables d'une activité mentale à la naissance, et que les êtres humains naissent sans esprit* ».

Cette capacité ouverte à apprendre, le milieu social la mettra à profit ou l'inhibera. « Cette propriété de créer, de créer de l'information à partir de l'expérience mémorisée et grâce à l'imaginaire, tout homme non handicapé mental, la possède à sa naissance. S'il la perd, c'est son environnement qui en est responsable, que cet environnement soit la niche socio-culturelle d'une famille bourgeoise ou d'« intellectuels » ou celle d'un grand ensemble ouvrier » (NG 330).

D'autant plus grande est l'importance de la niche environnementale qu'il apparaît **aujourd'hui que les premières années sont décisives** pour

le développement ultérieur d'un individu. En effet la différenciation corticale, les connexions synaptiques le développement des circuits neuroniques s'effectuent essentiellement dans le courant **des trois premières années de la vie**. La plasticité du système nerveux rend possible, par phases et selon certains schèmes (les rythmes et les créodes de Piaget) l'acquisition de connaissances ou plus exactement de structures d'accueil des significances, dont certaines semblent ne pouvoir être acquises qu'à certaines périodes données. Les carences aussi bien intra-utérines qu'ex utero semblent, pour certaines, irréversibles.

« Au cours de la vie fœtale, la dénutrition atteint un cerveau en pleine croissance... » J. BOURGEOIS. Ayant pour sa part situé le maximum de croissance des connexions des cellules nerveuses dans les premiers mois de la vie extra-utérine, le Pr P. SATGE avance qu' « *un tissu aussi différencié ne peut se constituer parfaitement que si l'organisme met à sa disposition tous les éléments spécifiques dont il a besoin. Toute malnutrition les atteint gravement comme le montre l'examen du cerveau d'animaux en bas âge, celui du cerveau de jeunes enfants ayant souffert précocement de Kwashiorkor (forme majeure de malnutrition protéique). A un degré moindre, l'enfant apparaîtra normal comparé à la moyenne de la population mais il est probable que son développement n'aura pas atteint toutes les **possibilités inscrites dans son capital génétique*** ».

Sans même envisager les carences d'ordre affectif, intellectuel, ludique etc... il semble aujourd'hui généralement admis que « *la **malnutrition** pendant les deux premières années de vie a des conséquences constantes sur le développement cérébral et le coefficient intellectuel dès l'âge scolaire. Ainsi Stoch et Smythe par une étude longitudinale de 15 ans ont bien montré les effets de la malnutrition sévère sur le développement intellectuel chez 20 enfants noirs d'Afrique du Sud par rapport à 20 enfants témoins. Le marasme se traduit par un **déficit intellectuel irréversible**, malgré l'amélioration ultérieure des conditions nutritionnelles et du niveau socio-économique (...). Il existe un trouble de la réaction motrice à la perception visuelle et une immaturité mentale* » (F. LESTAGE). À côté de pathologies aussi prononcées, directement

observables et quantifiables, on peut évoquer toutes les carences, moins graves mais souvent cumulatives, qui privent l'enfant des apports nécessaires non seulement au plan nutritionnel mais encore aux niveaux affectif, social, tactile, visuel etc.

Laborit n'évoque pas ces études. Il s'intéresse essentiellement aux connexions synaptiques non pathologiques en bas âge qui lui paraissent figer des structures d'accueil, de signifiante, des normes de réaction et d'action. Selon lui, « notre **système nerveux naît immature**. Les connexions interneuronales s'enrichissent au cours des premiers mois et des premières années de la vie extra-utérine. Puis le codage des automatismes mémorisés le fige dans une structure qui sera à la base de tous nos jugements de valeurs et dont il sera **pratiquement impossible ensuite de se dégager**. Il s'agira une fois de plus d'une structure fermée qui restera sourde à toute information dont la place n'est pas préparée d'avance, incapable de s'ouvrir sur de plus grands ensembles neuronaux, figée dans ses automatismes conceptuels » (NG 281).

Ce que propose ici Laborit, c'est un modèle biochimique de structuration de **l'inconscient** dans lequel s'intègrent les **expériences relationnelles avec le milieu social** et où s'inscrivent des logiques différenciées de pensée, des langages articulés, gestuels, du corps, de l'espace, propres à chaque **micro-culture familiale et sociale**. Cette mémorisation précoce fixe des limites supérieures à l'appréhension profondément vécue d'éléments et de situations in-signifiants. Mais elle ne fait pas obstacle à la **liberté d'imagination**, de création individuelle par recombinaison, restructuration personnelle des éléments mémorisés.

En effet, pour Laborit, la caractéristique spécifiquement humaine, « **l'essence de l'homme** » si l'on peut employer cette expression, c'est la transformation de son environnement par la reconstruction qu'il peut effectuer grâce à son cerveau associatif. Par la combinaison d'éléments mémorisés et l'imagination il informe le monde en découvrant de nouvelles structures.

III Pouvoir et domination

Inné et inégalités

« chacun de nous dès l'oeuf fécondé (...) se trouve pris dans un carcan moléculaire, puis socio-économique et culturel, dont avec toute la lucidité qu'on lui puisse souhaiter, il ne peut se dégager » (I.A). Chacun peut certes discuter de cette conception de la liberté humaine à condition toutefois de ne pas réduire le déterminisme génétique au sens de déterminisme des gènes mais de l'élargir au déterminisme dans la genèse biologique, sociale et culturelle d'un individu.

En réalité, Laborit ne s'oppose pas à la prise en compte de la **diversité génétique des potentialités**, qui ne sont nullement des caractéristiques prédéterminées et préformées, mais il leur refuse toute signification indépendante du milieu, toute action, en dernière analyse, principalement déterminante. D'après lui, « les chances sont à peu près également réparties sur le plan biologique, la seule source d'**inégalité pour elles ne peut être que le milieu** » (H.V. 95-96). On est ici au centre du débat qui voit s'affronter, sur la base de la reconnaissance généralisée de l'individualité biologique, **partisans de l'inégalité et tenants de l'égalité**, laudateurs de la différence ou bien alors de la diversité. Laborit n'ignore nullement la **dimension politique** du débat qu'à plusieurs reprises il resitue dans la classification traditionnelle droite/gauche. Cependant une distinction aussi tranchée des camps **innéistes et environnementalistes** sur l'échiquier politique lui semble trop schématique, tant il est vrai que certains auteurs, voire certains partis de gauche, ne mettent nullement en cause l'existence de différences héréditaires (mais non héritables) **d'aptitudes**.

Quotient de soumission ou de dominance

On peut certes expliquer le pouvoir en disant que certains y aspirent et d'autres s'en désintéressent mais on n'a pas pour autant expliqué, sinon par l'implicite référence à l'hypothèse génétique, pourquoi certains et pas les autres, pourquoi ceux-là et pas ceux-ci. On demeure donc dans le métalangage et la sociologie spontanée.

J. ROSTAND se demandait : « *Est-ce l'exercice du pouvoir qui corrompt les hommes, ou si le tempérament corruptible préadapte à l'exercice du pouvoir ?* » De fait on ne s'est guère, à l'exception de la psychanalyse, intéressé au « tempérament politique » à la « vocation » pour le bien public et l'intérêt général. Et pourtant, pour ROSTAND, « le moins qu'on puisse dire du **pouvoir**, c'est que sa **vocation en est suspecte** ». A. HUXLEY avançait un élément de réponse pour qui « *l'appétit du pouvoir croît avec chaque satisfaction successive de ce désir, le plus attirant et le plus pernicieux de tous* ». Il redécouvrait Montesquieu qui relevait en son temps que « *c'est une expérience éternelle que l'homme qui à du pouvoir est porté à en abuser. Il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites* »

On trouvera une illustration frappante des dégâts de ce métalangage chez G. BONNOT : « *La vie c'est autre chose* » p.140 et s. où l'on apprend que le **patrimoine héréditaire** explique que les gens préfèrent le « gros rouge » aux vins fins, « l'horreur des banlieues pavillonnaires » aux villes harmonieuses, **l'illusion de la liberté** à la liberté, la chaîne à l'autogestion etc... Et l'auteur de conclure : « *Je ne prétends pas que chacun dans nos sociétés trouve toujours la place qui lui convient, je suis même convaincu du contraire. Mais je soutiens que dans n'importe quelle société la plus juste, la plus humaine, il y aura toujours une hiérarchie et une majorité de gens pour obéir. Pas seulement à cause des exigences techniques de toute organisation collective, comme on l'admet généralement, mais parce que, dans le fond d'eux-mêmes, ils aiment ça* ».

Le travail mené par Laborit ne revient nullement à rechercher un quelconque « quotient de dominance » qui appartiendrait génétiquement à certains individus plus qu'à d'autres mais à **élucider le développement historique de la dominance**, ses modalités d'expression, ses ressources et ses conséquences. **Véritable praxéologie de la dominance** en ce qu'elle est toujours interactionnelle, œuvre en permanence, conditionne l'individu dans sa perception de la réalité, structure ses motivations, s'exprime et se légitime par le langage.

(ndr, La praxéologie (de praxis) est un champ disciplinaire qui se donne pour objet l'analyse de l'action humaine)

Dominance et soumission que chacun, à divers moments et selon les situations, apprend à vivre et met en œuvre dans ses comportements. Ceux-ci répondent à des **motivations** qui dépendent d'abord **du milieu social** où auront été intériorisées et mémorisées des **expériences gratifiantes ou nociceptives**, ensuite des matériaux fournis par ce milieu rendant possible l'imagination, plus ou moins fertile, de stratégies de gratification. À l'inverse, les **inhibitions comportementales** sont d'autant plus prégnantes que nombreuses et tôt intégrées, renforcées par anticipation de situations aboutissant, à partir de ces mêmes matériaux, **sur l'échec**.

Autrement formulé, il existe des **inégalités d'apprentissage** de l'efficacité ou de l'inefficacité de l'action, rendues cumulatives par anticipation des expériences mémorisées. Il existe, en aval et en amont, les générant et en découlant, des **inégalités de gratification** ainsi que des **inégalités d'inhibition** comportementale.

Aliénation (et communisme grossier)

Le **concept d'aliénation** occupe une place importante dans les premiers écrits de **Marx**, écrits de jeunesse en lesquels L. Althusser dénonce une **conception essentialiste** de l'homme.

Pour Marx l'aliénation se définit globalement par la **non production personnelle de la vie individuelle** et donc la dépendance. Dans ses « Manuscrits » il écrit qu' « *un être ne commence à se tenir pour indépendant que dès qu'il est son propre maître et il n'est son propre maître que lorsqu'il doit son existence à soi-même. Un homme qui vit de la grâce d'un autre se considère comme un être dépendant. Mais je vis entièrement de la grâce d'un autre – si non seulement je lui dois l'entretien de ma vie, mais encore si en outre il a créé ma vie, s'il en est la source, et ma vie a un semblable fondement en dehors d'elle si elle n'est pas ma propre création* ».

Cette aliénation – dans l'idéologie Allemande le terme n'est employé que pour que l'exposé reste intelligible aux philosophes – devait pour Marx s'achever par **l'exacerbation des contradictions** résultant de la paupérisation de la masse de l'humanité, une masse totalement « *privée de propriété* » face à un monde minoritaire de richesse accumulée et de capital concentré devenu insupportable à subir.

Cette croyance en la paupérisation du monde du travail prenait le pas chez lui sur un phénomène qu'il avait entrevu et qu'il condamnait par avance : le **communisme grossier**. Celui-ci consistait à rendre **chacun propriétaire de quelque chose**, en augmentant la consommation privée dans un monde uniquement dominé par une **conception étroitement consumériste de l'homme**. Dans la conception de l'aliénation chez Marx, on doit en effet distinguer deux aspects :

1° l'aliénation de l'homme par rapport à lui-même (à son essence, ses potentialités, ses désirs...) qui apparaît avec la division du travail, l'assignation des tâches et la dépendance à l'égard de l'employeur ;

2° l'aliénation par rapport au produit du travail, qui n'est pas déterminé par l'ouvrier, qui ne lui revient pas, dont la destination et l'utilité sont ignorées, et sur lequel il n'a aucun pouvoir créateur. « *On mutilé l'ouvrier qui n'est plus qu'un fragment d'homme, on le réduit à n'être plus que le rouage d'une machine, on détruit tout ce qui pouvait rester d'agrément dans son travail qui devient pour lui une tâche exécrationnelle ; on le dessaisit*

des potentialités intellectuelles du procès de travail dans la mesure où l'on incorpore la science à celui-ci comme une puissance étrangère » (K.Marx).

Le « *communisme grossier* » ne met nullement fin à l'aliénation mais **l'accroît en la dissimulant** derrière le paravent de la consommation généralisée et de la propriété privée généralisée : « *Ce communisme qui nie la personnalité de l'homme n'est que l'expression logique de la propriété privée qui est cette négation. L'envie générale, et qui se constitue comme puissance, est la forme dissimulée que prend la soif de richesse et sous laquelle elle ne fait que se satisfaire d'une autre manière. L'idée de toute propriété privée en tant que telle est tournée tout au moins contre la propriété privée plus riche, sous forme d'envie et de goût de l'égalisation, de sorte que ces derniers constituent l'essence de la concurrence. Le communisme grossier n'est que l'achèvement de cette envie et de nivellement en partant de la représentation d'un minimum (...). Cette communauté ne signifie que communauté du travail et égalité du salaire que paie le capital collectif, la communauté en tant que capitaliste général. Les deux aspects du rapport sont élevés à une généralité figurée, le travail devient la détermination dans laquelle chacun est placé, le capital, l'universalité et la puissance reconnues de la communauté » (K. MARX)*

(Sur ce point, ROUSSEAU avait déjà saisi les prémices de l'évolution occidentale vers le « communisme grossier ». Selon lui le faible nombre de privilégiés, attisant l'envie et suscitant des conflits, fit prendre conscience aux riches qu'ils avaient besoin d'appuis pour défendre leurs privilèges appuis qu'ils devaient trouver à l'extérieur de leurs rangs ravagés par la compétition : « *seul contre tous, et ne pouvant à cause des jalousies mutuelles s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espoir commun du pillage, le riche, pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain* » Ce fut la généralisation de la propriété et la **crystallisation du discours bourgeois dans les institutions libérales**. « *Tous coururent au-devant de leurs fers croyant assurer leur liberté* »)

On peut y voir une pré-critique des régimes de l'Est, mais il nous semble que « l'envie généralisée », la soif de richesse, la propriété privée généralisée etc... expliquent mieux le caractère des régimes dits « *d'économie mixte* ». Dès lors, le problème est de déterminer **si les sociétés occidentales** vivent en régime de « communisme grossier » ou bien alors de paupérisation rendue insupportable à la masse « totalement privée de propriété », ce qui constituent deux formes différentes d'aliénation.

Cette question peut être soulevée puisque MARX lui-même, dans le Manifeste, envisageait plusieurs possibilités d'évolution des sociétés capitalistes. Mais selon lui, la voie de la révolution prolétarienne semblait la plus probable, le régime capitaliste n'étant (déjà) plus maître de la situation qu'il avait engendrée : « *Les conditions bourgeoises de production et d'échange, le régime bourgeois de la propriété, la société bourgeoise moderne, qui a fait surgir de si puissants moyens de production et d'échange ressemblent au magicien qui ne sait plus maîtriser les puissances infernales qu'il a évoquées* ».

Pour Laborit **nous vivons indiscutablement en régime de communisme grossier**. L'individu est aliéné dans le procès de travail et dans le process de détermination de ses besoins et motivations. Il obéit en effet à des motifs qu'il n'a nullement choisis, qui lui sont imposés par l'acquisition progressive et entretenue des besoins, par la recherche permanente de la gratification dans le cadre des échelles hiérarchiques de situation sociale. C'est par référence à ces possibilités de **gratification matérielle que s'évalue la position sociale**. Mais cette aliénation n'est pas seulement individuelle **elle est collective**.

Reproduction structurelle du système (société de consommation)

« La domination est un phénomène précis, écrit Laborit. Elle s'exprime par l'impossibilité pour le prolétariat d'assurer son propre destin. Toutes les décisions essentielles de la vie individuelle et collective sont entre les mains des autres, monopoles, groupes de pression économiques mais aussi bien technocrates et bureaucrates à l'Est européen. Or ces groupes de pression ne sont pas maîtres de leur destin. Ils se trouvent engagés dans le **déterminisme implacable du profit pour le profit**, de la domination pour la domination, plus que **celui du profit pour eux-mêmes** en tant qu'utilisateurs de biens consommables » (HV 81).

La nature de la reproduction du système capitaliste, c'est cette reproduction non dirigée de l'**idéologie de la croissance** à laquelle sont **enchaînés**, dans une espèce de course poursuite, **capitalistes et prolétaires**, qui limite l'action politique à la gestion, plus ou moins efficace, du système. Dans sa forme contemporaine elle résulte de l'évolution vers le communisme grossier qui, pour satisfaire au développement de la production, exigeait la participation de prolétariat à la consommation de la production. Quant au développement de la production on doit l'expliquer par la **recherche du profit**, mais on ne saurait se **limiter à ce facteur causal en assimilant profit et consommation personnelle des bourgeois**.

« On ne peut imaginer que la plus-value qui naît du travail salarié soit entièrement consommée par les bourgeois, ou bien dans ce cas leur nombre serait si important par rapport au nombre des ouvriers que l'on ne pourrait espérer, en régime démocratique, changer l'ordre existant. **La consommation personnelle du bourgeois paraît négligeable** par rapport à l'ensemble du revenu national, le calcul en a été fréquemment fait. La plus-value est réservée aux investissements, directement ou indirectement par l'intermédiaire de l'État, et ainsi au développement des industries. Cette plus-value est liée aux lois du marché. Elle n'existe que parce que le produit du travail ouvrier est vendu. Comme le capitaliste ne peut assurer à lui seul la consommation de ce produit, il en résulte que c'est le travailleur

lui-même qui doit être l'acheteur du produit du travail de sa classe. Il est nécessaire, pour qu'il achète plus, que son salaire augmente si bien que parallèlement son niveau de vie s'élève (...). Or, il est important de constater que dans un tel système **le capitaliste est aussi aliéné que le salarié**. Détenteur des moyens de production-qu'en fait-il ? D'autres moyens de production ? Dans quel but ? Celui d'accroître la consommation, non pas la sienne mais celle de tous. C'est en cela que réside la **société de consommation**. Dire que le prolétaire est exploité au profit du capitaliste nous paraît inexact. Le prolétaire comme le capitaliste est exploité par un **mythe**, ou plus exactement par un déterminisme dont ils sont inconscients l'un et l'autre, auquel l'un et l'autre se trouvent aliénés ; le capitaliste au premier degré, le prolétaire au second degré. Le fait pour le prolétariat de devenir le détenteur des moyens de production ne lui donnera pas **conscience de ce déterminisme** » (H.V. 80).

Cette **aliénation généralisée à l'idéologie productiviste** se double de l'**aliénation individuelle** réalisée dans le process de travail. Désormais « ce n'est plus seulement le travail qui est en miettes, ce sont **les personnalités humaines...** » (N.G 261). Incapables d'imaginer d'autres raisons de vivre que l'amélioration thermodynamique de leur condition matérielle, les hommes contemporains sont aliénés car ils ne connaissent pas la destination du produit à la fabrication duquel ils contribuent et sur lequel ils n'ont aucun pouvoir de décision, comme plus généralement sur le sens de leur vie. « Ce que l'homme moderne ressent comme une aliénation c'est de ne pouvoir décider de son propre destin, de ne pouvoir agir sur l'environnement... » (N.G 140).

Cette étrangeté et cette impuissance au monde résultent de l'éloignement des centres de décision qui valident l'existence et la toute puissance des dieux modernes : « Les Dieux modernes ont nom Liberté, Égalité, Démocratie, État, Classes sociales, Pouvoir, Justice, Partis etc.. et leurs prêtres efficaces ou maladroits, despotes ou bienveillants, s'appellent gouvernants, présidents – directeurs généraux, bourgeois, technocrates et bureaucrates, patrons, cadres, permanents etc... » (N.G 151-152). L'analyse de Laborit exclut l'hypothèse d'une « **machination** » **de la classe**

dominante qui aliénerait sciemment et en toute liberté le prolétariat à une **idéologie de croissance**.

Ceci étant, il partage entièrement la définition d'Alain Touraine pour qui « *l'homme aliéné est celui qui n'a d'autre rapport aux orientations sociales et culturelles de sa société que celui qui lui est reconnu par la classe dirigeante comme étant compatible avec le maintien de sa domination...* ». Et le biologiste de citer les pratiques généralement dénoncées de **détournement des vrais problèmes** et de bêtification des publics : tiercé, loto, problème de l'euthanasie, etc.

Ainsi, la **reproduction** est-elle avant tout celle d'un système, d'un ensemble de structures concourant au développement exponentiel, à la fuite en avant. Elle n'est pas le fait prémédité d'une classe sociale, mais **l'ensemble des relations** qui unissent, dans le **même mouvement consommatoire**, détenteurs des moyens de production, gestionnaires et producteurs. L'analyse converge avec celles de **Marcuse, d'Illich ou de Gorz** (« *Il n'y a qu'une façon, écrit par exemple I. ILLICH, de liquider les dirigeants, c'est de briser la machinerie qui les rend nécessaires et par là même la demande massive qui assure leur empire* »).

Le capitalisme a progressivement intégré, et non exclu le prolétariat dans le système de production/consommation, par l'intermédiaire de la propriété généralisée, inégalement mais communément répartie. Les **besoins** acquis par la **consommation** sont devenus **notre seconde nature** aux exigences de laquelle nous sommes contraints de satisfaire. Malinowski avait forgé le concept de besoin dérivé ou encore d'impératif culturel engendrant des comportements « *tout aussi inéluctables, tout aussi rigides que les séquences vitales* ».

Il expliquait en effet que « *les besoins dérivés sont aussi contraignants que les besoins biologiques, et la raison en est qu'ils sont toujours liés par un rapport instrumental aux nécessités organiques. On voit aussi où et comment ils s'insèrent dans la structure de la conduite humaine organisée. On voit enfin que des activités très dérivées comme l'enseignement et la recherche, l'art et la religion, le droit et la morale,*

toutes liées qu'elles soient à l'exécution organisée, à la technologie, à la coïncidence du commerce symbolique, entretiennent des rapports indiscutables, quoique fort démultipliés, avec la nécessité de survivre, de se maintenir en bonne santé, et d'entretenir un rendement organique normal ».

On a beaucoup critiqué Malinowski pour cette théorie dans laquelle on retrouve certaines des thèses sociobiologistes développées ces dernières années. Si l'idée de nécessités répondant à l'exigence de maintien d'une structure était féconde, il manquait à l'auteur l'analyse-essentielle – des démultiplications – voire des seuils qualitatifs qui interdisent l'explication de tous les phénomènes culturels et économiques par la satisfaction du seul besoin physiologique de nourriture. **Le concept d'impératif culturel – les besoins acquis chez Laborit – est donc plus heuristique** que celui de besoin dérivé enraciné dans la biologie.

Ceci étant, l'intérêt de l'analyse tient à la prégnance de ces impératifs culturels dans les comportements individuels et collectifs. La « seconde nature » quasi biologique que génèrent les **besoins culturels** constitue un des thèmes de réflexion de H. Marcuse. On sait que son « homme unidimensionnel », aliéné à l'idéologie matérialiste de la croissance, est aussi bien le prolétaire que le bourgeois. Mais on connaît moins bien le processus de cette aliénation. Pour Marcuse, le capitalisme avancé a réussi à intégrer la classe ouvrière au système dominant par la formation, la diffusion et la multiplication des besoins acquis. *« Dans les pays capitalistes avancés, la société s'oppose à toute radicalisation des classes laborieuses, en paralysant la prise de conscience des exploités et en continuant à développer et à satisfaire des besoins qui perpétuent leur servitude. Dans la structure instinctuelle des exploités s'introduit ainsi un intérêt de propriétaire à l'égard du système existant, de sorte que la rupture avec le continuum de répression (condition préalable à la libération) n'a pas lieu ; en conséquence, pour que la société existante puisse se transformer en société libre par un changement radical, il faudrait que celui-ci atteigne à une dimension de l'existence humaine qui n'entre guère en ligne de compte dans la théorie marxiste : la dimension « biologique », celle dont relèvent les besoins vitaux, impératifs, de*

*l'homme, et leur processus de satisfaction. Pour autant que ces besoins et ces satisfactions reproduisent une existence de servitude, la libération présuppose dans cette dimension biologique un changement : **l'apparition de besoins instinctuels différents** et de nouvelles réactions du corps et de l'esprit ».*

Laborit ne dit pas autre chose – même s'il le dit différemment – que Marcuse pour qui « les besoins engendrés par le système sont éminemment stabilisateurs et conservateurs : ils représentent l'enracinement de la contre-révolution au plus profond de la structure instinctuelle » .

*note de l'auteur de la thèse : Pour Marcuse les **besoins acquis par apprentissage de la consommation gratifiante** deviennent des besoins biologiques en ce sens que l'organisme a besoin de les entretenir pour être équilibré biologiquement. Aucun lamarckisme ne teinte cette thèse : « les besoins culturellement acquis ne se transmettent pas génétiquement ; ils sont reproduits par la culture, « Biologique », « biologie », précise Marcuse, ne font pas ici référence à la discipline scientifique de ce nom ; je m'en sers pour qualifier la dimension et le processus suivant lesquels des penchants, des types de comportement, des aspirations deviennent des besoins vitaux, dont l'insatisfaction entraînerait un dysfonctionnement de l'organisme (...). Si l'on définit les besoins biologiques comme ceux dont la satisfaction est absolument nécessaire et ne se satisfait d'aucun substitut, certains besoins culturels peuvent « s'enfoncer » dans la biologie de l'homme (...). Cet usage du terme de biologie n'implique ni ne préjuge rien quant à la manifestation ou à la transmission physiologique des besoins ».*

La recherche évoquée par le philosophe de nouveaux besoins passe, pour Laborit, par la détermination **d'une nouvelle finalité** et conjointement par un **bouleversement radical des valeurs**. Le problème se pose alors immédiatement, une fois présentés les adieux au prolétariat comme force révolutionnaire, **de la détermination des agents du changement**.

Ce qu'il importe de retenir ici c'est que la reproduction du système capitaliste est **œuvre collective impliquée**, non pas dans les desseins d'un capital comploteur et cynique, mais dans la structure même d'un système basé sur l'indissociable couple production/consommation. Certaines théories émanant d'intellectuels « tiers-mondistes » (I. Wallerstein, G. Franck, S. Amin, A. Emmanuel) ne s'y sont pas trompées en incluant bourgeoisies et prolétariats occidentaux dans le même centre exploitant les périphéries du système. Ce qui est remarquable dans ce processus c'est le **détournement de la dominance** interactionnelle humaine vers la seule appropriation matérielle non transformatrice, la sublimation de l'angoisse en **frustration**, l'aliénation, par la perte de la maîtrise humaine de l'action, en **sécurisation déresponsabilisante**, la fonction d'imagination en celle **d'innovation**.

Marcuse relève ainsi que *« la façon dont le capitalisme organisé a sublimé la frustration et l'agressivité primaire des individus, pour l'utiliser de manière productive dans la société, est sans précédent dans l'histoire : non que cette sublimation porte sur une quantité de violence extraordinaire, mais jamais elle n'a engendrée une telle satisfaction, un tel contentement de son sort, **jamais elle n'a si bien reproduit la « servitude volontaire »**. Certes la sublimation est toujours fondée sur la frustration, le malheur, la maladie, mais la productivité et la puissance brutale du système lui permettent de contrôler ces derniers de façon efficace. Le système de domination est alors justifié par ses réalisations ; les **valeurs établies sont assumées comme leurs** par les individus, l'adaptation devient spontanée, autonome et la possibilité de choisir entre plusieurs nécessités sociales apparaît comme la **figure même de la liberté** »*.

Telles est la nature de la **reproduction structurelle pour Laborit**. Reproduction dynamique et non à l'identique, expansion et non stagnation, énorme mécanisme qui, d'humain, n'a plus que ses éléments... telle la guerre.

Mais quels sont les **ressorts de ce mécanisme**, quand on sait que le profit n'est que le **lubrifiant** de ces rouages ? « Il n'est pas besoin, avance

Laborit de ces industries gigantesques, à ces monopoles tentaculaires, pour satisfaire la consommation de quelques directeurs de quelques managers ou P.D.G. Si la finalité de ces quelques hommes n'était que cela, on pourrait **conseiller au prolétariat de leur offrir une vie identique à ne rien faire**, il s'en tirerait au meilleur prix. La motivation inconsciente ne peut être limitée à l'appétit de consommation, et l'erreur du prolétaire bien souvent, pour lequel cet appétit est d'autant plus légitime qu'il ne peut l'assouvir, est d'attribuer **ses propres sentiments au bourgeois** » (HV 82).

La liberté, valeur contribuant à la reproduction structurelle

Parmi les valeurs qui contribuent principalement la **reproduction structurelle** Laborit relève et s'intéresse à la liberté et à la démocratie.

Ainsi qu'on l'a déjà évoqué, la liberté consiste, d'après Laborit, en la possibilité d'utiliser son cerveau imaginant pour associer des éléments mémorisés, découvrir de nouvelles structures, parvenir à l'appréhension d'un monde où l'homme réintègre le monde vivant et puisse appartenir à l'espèce humaine plutôt que de demeurer enfermé dans sa famille, sa classe sociale, voire en lui-même. **La liberté n'est autre que la recherche, la connaissance, la découverte et la participation au monde.**

Or, dans les sociétés contemporaines où les sciences sociales révèlent à l'homme la multiplicité des formes de déterminismes, « il semble que la **notion de liberté** est indispensable aux sociétés pour soumettre l'individu en lui faisant croire qu'il les a librement choisies. La société capitaliste (...) laisse croire à l'individu, de la même façon que la société socialiste, qu'il est fondamentalement libre de se libérer d'un déterminisme et d'une aliénation qui sont à l'origine de **sa croyance en la liberté** » (HI 175).

La dimension idéologique de la **liberté bourgeoise**, liberté formelle car de contenu seulement idéologique, est ici dénoncée : liberté de croire que l'on peut gagner sa place dans le système dominant, que dans la course poursuite, **l'écart de départ** peut être surmonté. B.F. Skinner, spécialiste

des manipulations du comportement, insiste sur le fait qu'on ne peut **conditionner** l'homme qu'à la seule mais impérative condition de lui laisser **croire à sa liberté**, au caractère volontaire de ses actions. Le conditionnement ne doit nullement empêcher l'action mais au contraire en diriger le sens et fonctionner à la manière d'un piège attirant et non d'une camisole.

Reliant la **notion de volonté à celle de liberté** H. BARUK, psychiatre, va dans le même sens : « *Lorsque les **possibilités de l'action volontaire diminuent**, comme cela a lieu dans le plus grand nombre de maladies mentales, le sujet ressent en même temps **l'impression d'être déterminé** et de dépendre de l'extérieur et c'est ainsi que l'observation clinique nous montre que le sentiment d'influence est exactement proportionnel dans son intensité et dans son développement au degré d'affaiblissement des processus volontaires* ».

Dans ce sens A. Gorz développe l'idée que par **l'idéologie de la liberté**, la bourgeoisie s'est donnée la possibilité **d'aliéner** le prolétariat à son système de domination. Cette liberté, en laquelle Laborit ne veut voir autre chose que la **possibilité d'accession à la propriété** par l'ascension hiérarchique, ne consiste qu'en une **liberté individuelle** faisant obstacle, par l'émergence du **mythe de l'autonomie existentielle**, à la conscience de classe.

A. GORZ évoque l'exemple des jardins ouvriers britanniques accolés à chacune des maisons et donnant à l'ouvrier l'impression d'une **possible autonomie existentielle** empêchant la conscience de la prolétarianisation ainsi définie : « *La prolétarianisation n'est achevée qu'avec la destruction, chez les ouvriers, de toute capacité autonome de produire leur subsistance. Tant que l'ouvrier possède une boîte d'outils lui permettant de produire pour ses propres besoins ; tant qu'il dispose d'un bout de jardin où cultiver des légumes ou élever des poules, sa prolétarianisation lui apparaîtra accidentelle et remédiable, car contredite par l'expérience existentielle d'une autonomie possible : il doit être possible d'en sortir, de s'établir un jour à son compte, d'acheter une vieille ferme avec ses économies, de bricoler, pour ses propres besoins quand il aura pris la*

retraite. Bref, la « vraie vie » est ailleurs, on est prolétaire par malchance, en attendant mieux. **En entretenant le rêve** (ou le projet généralement irréalisable) d'une « existence indépendante » d'artisan ou de paysans, l'autonomie, si partielle soit-elle, fait écran ou obstacle à la « conscience de classe » c'est-à-dire à l'identification consciente au prolétariat tant que destin social de ses membres ».

Dans le même mouvement A. Gorz soutient « la liberté que, dans sa majorité, la population des pays sur développés entend défendre contre le « **collectivisme** » et le danger totalitaire, c'est fondamentalement la possibilité donnée à chacun de se **construire une niche** qui mette sa vie personnelle à l'abri de toute pression et **obligation sociale extérieure**. Cette niche sera notamment la vie de famille, la maison individuelle, le jardin potager, l'atelier de bricolage, le bateau, la maison de campagne, (...). Elle a une importance d'autant plus grande dans la vie de chacun que son travail est moins gratifiant et que les pressions sociales qu'il subit sont plus fortes. Elle représente l'espace de souveraineté conquis sur (ou à conquérir sur) un monde régi par le principe de rendement, l'agressivité, la compétition, la discipline hiérarchique, etc. ... **Le capitalisme doit sa stabilité politique** au fait que, en échange de la dépossession et des contraintes croissantes que les individus subissent dans leur travail, la **possibilité** leur est donnée de se construire hors du travail une sphère apparemment croissante de **souveraineté individuelle** ».

Laborit n'aurait probablement rien à retrancher ni à ajouter à une analyse qu'il partage en tous points. En effet ce sont tous les enfermements, tous les **replis structurels** qu'il dénonce parce qu'ils **coupent, en l'isolant, l'individu au monde**, rendent illusoire l'ouverture sur de nouvelles structures, renforcent la reproduction, par **démobilisation** et désengagement du mythe de la croissance fonctionnant à l'illusion nominale du progrès social.

L'assimilation de la liberté à l'accession à la **propriété** et ses effets intégrateurs, Laborit en trouve des exemples achevés dans la participation aux bénéfices, aux fruits de l'expansion, qui enchaîne le travailleur à l'entreprise et à son fonctionnement régulier en vue de la croissance.

Curieusement on n'a semble-t-il pas remarqué que la liberté connaît les mêmes limites spatiales que la propriété : **elle n'est légitime que tant qu'elle n'empiète pas sur celle du voisin.**

« On conçoit, écrit-il, que la **participation à la redistribution de la plus-value** des entreprises prônée dans certains pays capitalistes est un moyen **d'enchaîner** le travailleur non seulement à son entreprise, mais avant tout à **un système de vie** dont nous avons signalé le danger, à savoir la **production pour la production**. Une telle conception de la participation (...) favorise le corporatisme restreint d'une entreprise, ignore les ouvertures verticales et horizontales, ne motive que pour l'accroissement de la propriété et de la consommation, incite à la dominance intergroupes, au monopolisme et à l'ignorance des pouvoirs des classes fonctionnelles. Elle divise au lieu d'unir. Elle oppose au lieu de complexifier » (S.I. 85).

On comprend ainsi l'angle sous lequel Laborit aborde la liberté, celui de la critique de sa **fonction idéologique motrice** dans une société productiviste mais aussi celui de la critique des résultats induits que sont le repliement sur des **structures fermées et compétitives**, l'aliénation à un but vital unique et extradéterminé, enfin « *l'impossibilité d'émergence de toute conscience de classe* » (P. Bourdieu).

Cette liberté de s'intégrer à des mécanismes abstraits pré-programmés, d'entrer dans la compétition, légitime le système existant car, malgré la perdurance des inégalités économiques, en termes d'écart, et des frustrations multiples, les **possibilités de gratification** ne sont pas inaccessibles mais réparties sur le mode hiérarchique. P. Bourdieu note que « *cette forme particulière de lutte des classes qu'est la lutte de concurrence est celle que les membres des classes dominées se laissent imposer lorsqu'ils **acceptent les enjeux** que leur proposent les dominants, lutte intégratrice et, du fait du handicap initial, reproductrice puisque ceux qui entrent dans cette sorte de course poursuite **où ils partent nécessairement battus**, comme en témoigne la constance des écarts, reconnaissent implicitement, **par le seul fait de concourir, la légitimité des buts poursuivis par ceux qu'ils poursuivent** ».*

La critique de la **liberté bourgeoise** soulevait du temps de Marx déjà, où son formalisme choquait à l'évidence, les hauts Cris des « libéraux ». « *Et l'abolition d'un pareil état de chose, la bourgeoisie l'appelle l'abolition de l'individualité et de la liberté. Et avec raison, car il s'agit effectivement d'abolir l'individualité, l'indépendance, la liberté bourgeoises. Par liberté, dans les conditions actuelles de la production bourgeoise, on entend la **liberté du commerce**, la liberté d'acheter et de vendre* ». K. MARX.

C'est sur des bases semblables que Laborit mène sa critique de la **démocratie**, historiquement **liée à la notion de liberté**, aux mêmes acteurs du changement et relevant dans ses institutions de la même conception. Ayant aliéné les individus au système productiviste et au communisme grossier, les avant coupé de la réalité sociale, les enchaînant à la famille et aux groupes restreints, **l'illusion démocratique ne consacre dans sa réalité, que la dépolitisation**. La recherche du consensus et le discrédit jeté sur les partis, dont on a vu qu'en principe et malgré leur pétrification hiérarchique ils rendent possibles les ouvertures verticales, tendent à réduire le politique à l'économique, à la croissance. Paradoxalement la droite, dans le discours, assimile, en l'y réduisant la politique à la seule politique économique, revendiquant l'indépendance à l'égard de la classe dominante. À l'inverse la gauche, non détentrice des moyens de production, insiste sur la volonté politique qui doit présider à l'orientation de la politique économique.

La critique de Laborit vise le mythe égalitaire « un homme = une voix » non pas parce que les classes populaires seraient constitutionnellement incapables politiquement mais parce qu'elles sont rendues **incapables, avec l'ensemble de la classe politique, d'envisager une politique autre que de croissance** et de se battre sur autre chose que le pourcentage du taux de croissance et les chemins de l'expansion .

B. CHANTEBOUT relève aussi l'intégration des partis de gauche au mythe de la croissance qu'ils n'ont « *ni la force ni le courage suicidaire de (...) combattre.* » Selon lui, le changement doit passer par un

renversement des valeurs productivistes et les hommes doivent « commencer par se changer eux-mêmes ».

« Le régime parlementaire réalise enfin cette tromperie remarquable qu'il paraît autoriser l'expression de la volonté du plus grand nombre, alors que ce plus grand nombre, **intoxiqué par l'information dirigée**, ignorant les facteurs économiques et politiques fondamentaux, inconscient du jeu dont il est l'objet, obéit. Il obéit au second degré, **car il obéit au déterminisme de la classe dirigeante**, elle-même dirigée par ses propres motivations de façon tout aussi inconsciente (H.V 81).

Cette critique du « régime parlementaire », en fait de la démocratie représentative, est fondamentalement une critique de la pratique électorale qui n'est nullement un pouvoir de décision mais tout au plus, comme le dit Marcuse, un choix entre « *deux nécessités techniques* » et un blanc-seing accordé à la classe dirigeante.

B. Chantebout, dont l'ouvrage s'ouvre sur l'évocation des travaux de Laborit, avance l'opinion et ce dans le droit fil du slogan élections-démission ou encore élections-trahison, que « *la croyance en la possibilité d'obtenir un changement radical de société par la voie commode du suffrage ou de la Révolution nous dispense d'accomplir l'effort créateur de réflexion sur nous-même et de remise en cause de notre comportement. Les gouvernants sont décrétés, avec les bourgeois, seuls responsables de toutes les injustices et de tous les scandales. Et l'on se tient quitte envers soi-même lorsqu'on a voté à gauche et contribué à la dénonciation du système. C'est oublier que ce système, c'est nous qui entretenons son fonctionnement par notre comportement de chaque jour et que nous avons, en modifiant notre manière de vivre et de penser, la possibilité inaliénable d'en changer* ».

Laborit abonde en ce sens en soutenant que la politique consiste en une élaboration des valeurs, un choix des orientations et un pouvoir de décisions auxquelles **chacun doit pouvoir participer avec effectivité**, l'**autogestion** constituant, on le verra, la modalité privilégiée d'accès à la **démocratie interactive**. Or, la **démocratie bourgeoise** ne correspond qu'à

l'éloignement progressif des centres de décision voire à la dilution du pouvoir rendant impossible toute velléité d'action. Le phénomène de l'éloignement – **dilution du pouvoir** semble en politique suivre une **voie parallèle à celle empruntée en économie**. (*Du temps de l'entrepreneur schumpéterien, seul maître à bord mais maître connu, le centre de pouvoir pouvait toujours être contesté et la discussion était toujours possible. S'en prendre aujourd'hui à un conseil d'administration dépendant des banques dont le siège social est à l'étranger nécessite une **restructuration totale de l'action syndicale** à laquelle Ch. LEVINSON a donné l'impulsion.*)

D'où la nécessité de la **personnalisation** croissante mais **fictive du pouvoir**, politique comme économique (et l'assimilation lapidaire : Pompidou = banquier).

On aurait tort cependant de ne voir dans la politique qu'un « spectacle » où les acteurs paraderaient devant des salles vides ou quelques spectateurs apathiques et irréceptifs. Pour n'être pas enthousiasmant le discours politique ne fonctionne pas pour autant dans le vide. Les enquêtes sur la socialisation politique des enfants témoignent, pour autant qu'on reconnaisse une signification perçue par les enfants aux questions (ce qu'il faudrait démontrer), de leur intégration assez prononcée à la symbolique politique.

Adolescents et adultes communient avec les nouveaux Dieux. La réprobation jetée sur les **discussions du café du commerce** « tendent à dissimuler ce fait trop évident que le **discours dominant fonctionne**, qu'il est efficace et que c'est bien la faute aux Arabes, aux taux d'intérêt américains, ou bien encore la confirmation de la baisse tendancielle du taux de profit etc... ». La réduction de la **réalité complexe** au moyen des **grilles mécanistes** perpétue la structure de dominance en **rendant inintelligibles** les phénomènes politiques et sociaux. Au lieu de s'ouvrir à la **compréhension des mécanismes**, des structures, d'élargir les phénomènes en dépassant le cadre national, au lieu de s'excentrer, la **politique replie**, centre, focalise sur l'espace national, sur l'espace central même et sur l'aspect économique des phénomènes.

Le résultat pour l'individu est que « plus le niveau de décision s'éloigne de lui, plus il devient abstrait plus il a tendance à l'occulter, à l'ignorer. En réalité, sa gratification, comme sa souffrance d'aliénation, se situent dans son entourage immédiat, dans la partie **de sa niche environnementale qu'il peut toucher** chaque jour de la main, celle dont il peut découvrir simplement la structure et la causalité. Qu'il en retire gratification ou souffrance, il aura tendance alors à **rendre responsables** de son état les niveaux d'organisation dont il ne possède qu'une **idée abstraite** ; il retrouve en quelque sorte, de nos jours, la tendance mythique des premiers hommes à l'égard des dieux. Les dieux modernes ont nom Liberté, Égalité, Démocratie, État, Classes sociales, Pouvoir, Justice, Partis etc... et leurs prêtres efficaces ou maladroits, despotes ou bienveillants, s'appellent gouvernants, président-directeur-généraux, bourgeois, technocrates et bureaucrates, patrons, cadres, permanents, etc... » (NG 151-152).

IV Voies de libération

Connaissance et liberté

Développée notamment par J. Monod, l'éthique de la connaissance est partagée par nombre de scientifiques dont Laborit. « pour moi, écrit-il, **le rôle essentiel de l'Homme est la connaissance** » (B.S. 128). Celle-ci est **le préalable nécessaire à toute action**, du moins à l'action consciente et reproductible, « Ce **n'est qu'après** que, par son travail, il changera le milieu suivant une structure imaginée par lui et favorable à sa survie, Il n'est pas vrai que « le travail constitue l'essence de l'homme » (H.I. 42). La connaissance seule permet la **mise à jour des lois** qui gouvernent un phénomène et, par là, rend possible leur maîtrise. Les lois de la gravitation découvertes par Newton, la découverte des structures moléculaires de l'atome, n'ont rien changé aux phénomènes mais nous ont permis de les maîtriser et de nous **affranchir en partie de leurs déterminismes rigides**. Cette activité de connaissance est le propre de l'homme qui, non seulement explore son milieu, ce que font nombre d'espèces animales, mais surtout le transforme. L'histoire de l'homme est avant tout **l'histoire de la transformation de ses relations au milieu**. Dès la taille du chopper (*silex, ndr*) le plus rudimentaire à nos yeux, l'homme faisait activité scientifique en ce que son travail résultait de l'établissement de liens, de causalité entre plusieurs phénomènes distincts et distants, dans le temps comme dans l'espace, anticipant ainsi l'action. Ce faisant, il ajoutait de l'information au milieu ambiant et la transmettait. La découverte de lois causales, leur utilisation consciente étaient le premier pas sur la **voie de la libération** à l'égard des déterminismes aveugles. Le renseignant sur le monde, **la connaissance le renseignait sur lui-même**.

Pour Laborit, la connaissance est consubstantielle **à la notion de liberté**. Chaque connaissance supplémentaire nous fait découvrir des déterminismes insoupçonnés et accroît notre liberté d'action même si, par nature, le « **savoir blesse** » et paraît entamer notre **liberté subjective**. Aujourd'hui comme avant, la connaissance constitue le principal vecteur

de la liberté. « En réalité, ce que l'on peut appeler « liberté », si vraiment nous tenons à conserver ce terme, c'est **l'indépendance très relative** que l'homme peut acquérir, en découvrant, partiellement et progressivement, les lois du déterminisme universel. Il est alors capable, mais seulement alors, d'imaginer un moyen d'utiliser ces lois au mieux de sa survie, ce qui le fait pénétrer dans un autre déterminisme, d'un autre niveau d'organisation qu'il ignorait encore » (EL.F. 91).

Parce que les méthodes de connaissance se sont transmises en s'affinant, que la croissance des découvertes est d'ordre exponentiel, que la liberté peut gagner toujours plus de terrain. Cette connaissance est en elle-même une **éthique** car elle permet le plein **épanouissement des facultés humaines**, elle est domination compréhensive de l'univers et **non exploitation de l'homme**, révèle le pouvoir de la nature sur l'homme et désormais de l'homme sur l'homme. Elle l'ouvre sur un monde élargi aux dimensions de l'espèce, lui permet de saisir son unité complexe et diverse et tend, sur le principe d'universalité, **à abattre les barrières langagières** élaborées en vue de la protection de structures fermées. Elle représente la source informationnelle, le servomécanisme rendant envisageable l'émergence d'une nouvelle **finalité fonctionnelle**, finalité **élargie à l'espèce**.

Ainsi, selon Laborit, la connaissance est l'activité fondamentale de l'homme. Elle n'est pas nécessairement scientifique : les hommes n'ont pas attendu la formulation mathématique, chimique ou physique des phénomènes pour les comprendre et les utiliser. Mais la formulation et l'appréhension scientifiques des phénomènes relèvent d'une **connaissance plus sûre, moins intuitive**. Dans l'état actuel de développement des connaissances, la science constitue le lien privilégié d'approfondissement et de production des connaissances.

Connaissance et information généralisées

Véritable paradigme du monde scientifique que cette connaissance libératrice **de l'animalité de l'homme**. « *Unique espoir d'acquérir la*

sagesse dont notre culture a besoin » (L. THOMAS). La connaissance doit être **généralisée**, mise à la portée de chacun de nous.

« Grâce à la libération de la conscience, la technologie et la science nouvelle seraient à même de découvrir, parmi les possibilités des hommes et des choses, celles qui protégeront et enrichiront la vie, et de les réaliser en jouant librement des potentialités de la forme et de la matière. À la limite, la science deviendrait art, et l'art façonnerait la réalité : l'antagonisme entre raison et imagination, facultés supérieures et facultés inférieures, pensée poétique et pensée scientifique, s'effacerait progressivement. L'apparition d'un nouveau principe de réalité permettrait à la sensibilité nouvelle et à une intelligence scientifique désublimée de s'unir dans la création d'un éthos scientifique » (H. MARCUSE).

Cet art scientifique répond à la catégorie de **l'esthétique** chez Laborit, **science des structures**, science épanouissante, ouverture **révolutionnaire** à la compréhension du monde. Cette révolution nouvelle sera d'abord celle des structures mentales et nécessitera une véritable **mutation linguistique** qui bouleversera radicalement le système actuel de valeurs : « Il est temps que l'homme se transforme et balaye les jugements de valeur sur lesquels se sont construites depuis 10.000 ans les civilisations. Je suis radical dans mon propos. Il ne s'agit pas d'améliorer le système que nous avons choisi soi-disant démocratiquement. Il s'agit d'inventer une voie complètement nouvelle » (H. Laborit). Là encore la convergence est on ne peut plus nette avec Marcuse souhaitant une « *transmutation radicale des valeurs* » pour supprimer « *l'agressivité et l'exploitation* ».

(LABORIT diverge de MARCUSE sur les moyens à mettre en œuvre. Pour ce dernier il faut organiser des grèves sauvages, refuser toute forme d'obéissance, boycotter etc... MARCUSE veut s'attaquer « *aux fondements mêmes de l'acceptation et du refoulement, à l'infrastructure de l'homme intérieurisés et intégrés dans les besoins instinctuels de l'homme Unidimensionnel* »)

Il s'agit de réaliser véritablement, selon les modalités que nous envisagerons plus loin, une « *déconstruction de l'architecture du savoir* » (DRUET P.P., KEMP P., THILL G). Celle-ci ne pourra provenir que de la **diffusion généralisée** des connaissances scientifiques actuellement disponibles et plus précisément celles concernant les données biologiques des comportements : « La destructuration d'une structure existante, non accompagnée d'un accroissement des informations concernant les structures des éléments individuels qui la constituent, est peu susceptible (...) de déboucher sur un progrès structural de la société. La disparition des relations interindividuelles existantes, **des rapports de production et de domination**, la création d'un désordre momentané dans ces relations avec l'espoir de les voir se reconstituer autrement et de façon plus « harmonieuse » sans apport d'informations supplémentaires concernant un niveau d'organisation non appréhendé jusqu'à maintenant en dehors des discours des philosophes, celui des bases biologiques des comportements individuels, nous paraissent constituer un pari, un **acte de foi**, une croyance au miracle » (H.V 190).

Pour qui n'est pas croyant il reste à se pencher sur l'état des connaissances actuelles pour mieux se hisser à la dimension de l'espèce humaine. Cette « pratique théorique » ne sera pas l'œuvre des seuls initiés ou d'une avant-garde quelle qu'elle soit. « Aucun individu ou aucun groupe d'individus n'est autorisé à décider du **bonheur de l'ensemble** et s'ils invoquent l'ignorance de la masse à décider des actions efficaces pour elle, ce pourquoi ils en décident à sa place, c'est qu'ils ont mal rempli leur rôle de diffusion de ce que nous avons appelé **l'information généralisée...** » (N.G 226).

Les individus devront désormais prendre en charge leur propre destinée car il n'est de destin qu'humain et non historique. Nous en sommes aujourd'hui au **point de rupture** où nous a conduit la croissance exponentielle, au seuil de la libération. « *Mais, remarque A. Gorz, ce seuil ne sera franchi que par une rupture remplaçant la rationalité productiviste par une rationalité différente. Cette rupture ne peut venir que des individus eux-mêmes. Le **règne de la liberté** ne résultera jamais des processus matériels : il ne peut être instauré que par l'acte fondateur*

de la liberté qui, se revendiquant comme subjectivité absolue, se prend elle-même pour fin suprême en chaque individu ».

Pour Laborit, chez qui l'influence de l'existentialisme est, comme chez Gorz, indéniable, « rien ne peut être fait sans une révolution – et cette révolution c'est d'abord en nous qu'il faut la réaliser » (H.V 104). « Être **révolutionnaire** n'est plus alors **l'affaire** de quelques leaders inspirés, d'une élite éclairant la masse mais celle **de tous**. C'est sans doute la finalité de l'espèce humaine car il s'agit d'une **révolution permanente** et culturelle, non d'une culture langagière ou d'une praxis sociale uniquement » (N.G 20). « *Dans ces conditions, le changement radical de la conscience devient le début, le premier pas vers le changement de l'existence sociale, vers l'apparition du nouveau Sujet* » (H. MARCUSE).

L'ethos scientifique, la revendication esthétique de Laborit est austère en ce sens qu'il se suffit à lui-même ; moins cependant que celui de Monod qui s'adresse à la noosphère alors que Laborit s'adresse aux hommes ; plus que ceux d'auteurs tels que Morin, Parain-Vial, Garaudy, Barthélémy-Madaule, Fragnières ou Teilhard de Chardin qui tous veulent faire de l'amour la dimension transcendante. À Laborit, la lecture du message du Christ, qu'il évoque parfois, révèle que « le Christ n'a pas parlé d'amour... Il a dit : ils comprennent ou ils ne comprennent pas ; c'est toujours la compréhension qu'il a mis en tête de liste » (D.S.M. 205).

Le **message du Christ** auquel se réfère Laborit est interprété comme refus de la propriété et de l'héritage, refus de la famille, rejet de la dominance. Cette interprétation confirme la dimension avant tout **personnelle de la révolution** qui doit être l'œuvre de chacun, de tout homme de bonne volonté selon l'expression de Morin. Elle introduit un débat fondamental dans toute pratique théorique révolutionnaire, à savoir celui du choix de **priorité entre la modification de l'environnement social ou celle de la conduite individuelle**.

Révolution ou évolution

Pour Laborit la révolution entendue comme la prise du pouvoir par la confiscation de l'appareil d'État, par la voie violente ou celle des réformes, ne répond ni à la nature des problèmes ni aux possibilités des agents du changement. Au contraire la lutte pour la conquête de l'appareil d'État contribue à le légitimer et à le renforcer. Jusqu'à maintenant les révolutions ont accouché **de nouvelles équipes au pouvoir et se sont alanguies dans le lit du pouvoir**. Elles ont bouleversé les critères d'établissement des dominances mais n'ont jamais contesté le principe même de la domination, la césure dominante/dominés. Elles l'ont au contraire accentuée, elles en ont innervé la société, du centre à la périphérie. Sur la base des expériences antérieures, Laborit affirme que « ce ne sont pas les révolutions qui font évoluer les sociétés. L'évolution de nos sociétés actuelles ne procédera certainement pas d'un mouvement ou d'une approche politique, dans le sens où ce mot est utilisé couramment, mais d'une connaissance de ce qui **gouverne les comportements des gens** » (D.S.M 110). La voie **réformatrice** débouche quant à elle sur l'impasse de la domination et la gestion du système existant. De sorte que « *travailler à l'amélioration de la démocratie existante revient manifestement à reporter indéfiniment la date où pourra enfin apparaître une société libre* » (H. MARCUSE).

L'évolution / révolution pour Laborit consisterait en la substitution du **développement de l'homme au développement de l'économie**, en l'émergence de l'homo sapiens face à l'homo mercantilis triomphant. Elle débiterait avec la refonte des grilles politiques par l'intégration des connaissances nouvellement acquises : « Être révolutionnaire, ce n'est pas appliquer des grilles inventées à une époque où les deux tiers de nos connaissances scientifiques contemporaines restaient encore à découvrir... » (N.G. 19) mais assimiler et prendre la pleine dimension de la nouvelle connaissance de l'homme. On le voit, l'éthique de sa connaissance structure sa pensée.

Par là, Laborit est proche de Monod, de son éthique austère et ascétique où puiser la nouvelle et unique « *source de vérité et l'inspiration morale d'un humanisme socialiste réellement scientifique* » (J. MONOD).

Ainsi qu'on l'a vu avec Marcuse, le changement social exige une prise de conscience individuelle et une modification profonde des besoins et motivations personnels. Ces deux conditions préalables à la **libération** ne peuvent résulter, Laborit ne cesse de le répéter, que d'une **information généralisée concernant les bases de nos comportements**, les raisons de nos actions, nos relations avec les structures sociales.

P. Bourdieu, malgré sa crainte d'un monde social « invivable » parce que rendu « transparent et désenchanté » par une « science sociale pleinement développée (et largement diffusée si tant est que cela soit possible) », affirme croire « *malgré tout que les rapports sociaux seraient beaucoup moins malheureux si les gens maîtrisaient au moins les mécanismes qui les déterminent à contribuer à leur propre misère* ».

C'est précisément dans la diffusion, par information généralisée, de ces mécanismes que Laborit investit ses espoirs d'un véritable changement social s'attaquant enfin aux règles d'établissement et de maintien de la domination. Une telle information ne doit pas faire appel aux passions, aux sentiments, à la foi « en reprenant les vieilles méthodes des révolutionnaires » comme le propose Lecomte du Nouy, mais bien plutôt à la raison, à l'imagination, à la dimension spécifiquement humaine de la réflexion : « Certes il faut **mobiliser les masses**, mais il faut les mobiliser **contre toute structure hiérarchique de dominance**, contre toute structure fermée, figée, sclérosée, analytique et non synthétique, contre celles existantes mais aussi contre celles qui pourraient subvenir. Et pour les mobiliser, pour les motiver, il est préférable de s'adresser à leur raison qu'à leurs pulsions ou leurs automatismes culturels ou du moins il faut les motiver raisonnablement. Il faut que **leurs pulsions fondamentales les amènent à raisonner** les mécanismes d'établissement et le contenu de leurs automatismes » (N.G.303).

Il s'agit bien ici d'informer pour politiser et de **politiser en informant**, pour que l'individu s'interroge sur les institutions, sur l'intériorisation des normes sociales, sur son propre rôle en tant que relai de la domination ainsi que sur son devenir en tant que membre de collectivités diverses appartenant toutes également à l'espèce humaine.

Il faut, selon Laborit, et l'on est ici dans la partie normative de ses écrits, que l'information spécialisée en vue de la gratification sociale ne soit plus la motivation exclusive mais qu'au contraire s'élabore une **ouverture d'esprit sur la complexité des structures et le sens de la vie**. De l'homme, Laborit avance qu'« il faut le motiver politiquement. Il faut que la politique devienne son **activité fondamentale** » (N.G 333).

Non pas la politique spectacle ou celle des défilés et des slogans qui permettent de colmater l'angoisse, « d'éviter l'hypertension artérielle et l'ulcère de l'estomac » en intégrant le militant dans des hiérarchies de substitution aux grilles langagières fermées, mais celle au contraire qui s'appuie sur un savoir politique généralisé qui ne serait plus l'apanage des « ingénieurs sociaux » et des professionnels de la politique mais donnerait à chacun le pouvoir de se situer véritablement par rapport aux autres, à tous les autres, aux structures internes et internationales. Déstructurer le savoir social afin de déstructurer le pouvoir politique : « **pour généraliser le pouvoir, il faut généraliser la connaissance**, c'est-à-dire généraliser et diversifier l'information et déstructurer les automatismes. Il faut donc multiplier les sources d'information, faciliter par tous les moyens leur diffusion. Ne jamais permettre qu'un problème ou qu'un sujet, quel qu'il soit, utilisant un des moyens modernes de diffusion, soit présenté en sous-ensemble, détaché de ses déterminismes multifactoriels à des niveaux d'organisation sus et sous-jacents, car on tombe alors obligatoirement dans le jugement de valeur, la préférence affective, interprétée de façon logique par le logos raisonnant. Il n'est sans doute pas de sujet, aussi spécialisé soit-il, qui ne puisse être regardé avec **les yeux de l'espèce** et non pas du **groupe ou de l'individu** » (H.V 145).

Véritable anthropolitique dont la réalisation exige bien plus que la seule **suppression de la propriété privée des moyens de production** et à

laquelle chacun dès le plus jeune âge **doit être sensibilisé**. Par là, il rejoint le second courant révolutionnaire pour qui il convient de changer les valeurs et les institutions mais en refusant cette dichotomie qui laisserait accroire que les valeurs n'ont rien d'humain et que les institutions existaient avant l'homme. **L'environnement social n'a rien de naturel** – même s'il se dissimule sous cette apparence : il est informé, forgé, modelé, créé, utilisé par l'homme qui y est intégré, s'y moule ou s'y débat mais se trouve toujours dans le tissu serré des rapports sociaux, des rapports avec d'autres hommes médiatisés par des institutions fondées sur des valeurs... dissimulées sous l'apparence humaine. **Modifier ces valeurs pour modifier ces institutions** tel est l'objectif auquel Laborit veut activement participer : l'élaboration d'un schéma de **substitution de la société informationnelle à la société thermodynamique** répond à cette exigence.

Autogestion

L'autogestion n'est concevable qu'à plusieurs conditions : la conscience de **classe** doit être **fonctionnelle** et non **hiérarchique**, la généralisation de **l'information** doit permettre à tous d'accéder à la connaissance des mécanismes économiques assurant l'ouverture verticale et horizontale de la fonction exercée, le pouvoir doit être réparti entre les classes fonctionnelles et non pas monopolisé par des représentants de l'inculture.

L'autogestion permet la restitution à l'homme d'un pouvoir de décision, de **participation active à la décision** dont, par **concentration monopolisatrice**, il est aujourd'hui dépourvu. Elle implique la suppression de tout monopole décisionnel et informationnel, rendue possible aujourd'hui par l'état de développement des technologies de communication. Pourtant, Laborit n'évoque pas ces technologies dans ses écrits (sauf en réponse à une question de M. Salomon dans l'avenir de la vie) ; or il a été impressionné par des conférences faites au Canada où il était en relation télévisée par câbles avec des étudiants d'universités situées à plusieurs centaines de kilomètres. On peut supposer que

l'intégration des nouvelles technologies dans son schéma théorique ne lui poserait aucun problème spécifique et l'inciterait peut-être à envisager l'usage de l'expression de **société communicationnelle** complémentaire de celle de société informationnelle.

Par analogie avec la fonction du système nerveux central, analogie fonctionnelle s'entend, Laborit avance qu'en matière socio-politique « aucune centralisation de la décision n'est acceptable. Les organismes centraux dans un tel système ne pourraient avoir d'autre rôle que d'informer l'ensemble national du contexte intérieur et extérieur et d'exprimer l'avis de l'ensemble national dans l'action entreprise. Un rôle d'intermédiaire sans plus, **toute occultation de l'information** au profit des leaders, tout défaut de diffusion à l'ensemble national de cette information, toute insuffisance de généralisation culturelle exigée pour pouvoir exprimer un avis individuel ou par classes fonctionnelles et surtout toute information dirigée de haut en bas, d'instance de décision vers la base, ne peuvent aboutir à l'autogestion de l'ensemble national mais à une **pseudo-démocratie ou à un système bureaucratique** », (N.G. 225-226).

La division et la dispersion du pouvoir, la suppression du caractère d'institutions qu'ont pris la politique et l'économique souhaitées par A. Huxley, se doubleraient d'un système de démocratie directe d'où seraient exclues professionnalisation et personnalisation du pouvoir politique, monopolisation du savoir politique. Cela ne présuppose en rien la disparition de l'État en tant que **lieu de régulation des conflits d'intérêts fonctionnels** mais cela implique que l'État ne serait plus le lieu du politique, où se **déterminent et s'imposent**, parfois même fictivement, les orientations économiques et sociales qui réinvestiraient la société civile pour monter ensuite au niveau de l'État ; celui-ci devenant selon les expressions de A. Gorz, la sphère de la nécessité, la sphère de l'hétéronomie « *où les exigences matérielles du fonctionnement social sont traduites en règles objectives universellement applicables et connues de tous* » .

GORZ écrit que « *la finalité essentielle du politique n'est (...) pas l'exercice du pouvoir. Sa fonction est, au contraire, de délimiter d'orienter et de codifier les actions du pouvoir de lui assigner ses moyens et ses buts*

*et de veiller à ce qu'il ne sorte pas du cadre de sa mission. **La confusion entre le politique et le pouvoir**, ou entre la lutte politique et la lutte pour le pouvoir (c'est-à-dire pour le droit de gérer l'État) signifie **la mort du politique**. Car au lieu d'être médiation entre le mouvement qui travaille la société civile et la gestion de la société en tant que système, le politique devient alors le lieu d'une médiation à sens unique, transmettant à la société civile les exigences techniques de la gestion étatique et canalisant toute amorce ou velléité de mouvement dans les sentiers frayés par l'État»*

Appropriation sociale des technologies

Reconnaître à l'État une fonction de captation et de transmission des informations, d'élaboration formelle des règles déterminées après confrontation directe et multiple et non médiatisée des intérêts en présence paraît envisageable à Laborit et, de fait les **progrès de la télématique**, des moyens audiovisuels de communication facilitent **les échanges d'information** au plan vertical comme horizontal. Cela suppose une très large diffusion de ces moyens techniques et une multiplication des connexions sociales informationnelles, des réseaux interactifs. En conséquence l'informatique ne présente, en soi, aucun danger. Comme le marteau qui servit à L. de Vinci pour sculpter La Pieta et quelques siècles plus tard pour la détruire, l'informatique sera ce que son usage humain en fera : « L'informatique est un instrument (...). L'informatique entre les mains d'un pouvoir totalitaire et coercitif peut effrayer. Mais ce qui est en cause n'est pas l'informatique qui est un simple instrument, mais le pouvoir, toutes les formes de pouvoir. Jusqu'à présent **l'évolution technologique** a permis de maintenir et **renforcer les pouvoirs**. Mais aujourd'hui je conçois qu'elle puisse parvenir à **une destruction progressive et lente de tout pouvoir**. Le succès dépendra de la capacité à briser le **monopole actuel d'exploitation des réseaux informatiques** » (H. Laborit).

La possibilité d'instaurer une **société conviviale** dépend ainsi de la **capacité sociale de réappropriation de la technologie et de la**

réorientation de ses usages. Elle dépend aussi de **l'émergence** de nouvelles technologies adaptées aux nouvelles exigences sociales formulées par les utilisateurs et répondant à des besoins spécifiques .

*(note du rédacteur de la thèse : « Technologies d'émergence » ainsi que nous les avons nous-même qualifié ailleurs par opposition à des **technologies de substitution** définies comme des technologies déterminées extérieurement à une collectivité et substituées à des technologies existantes qu'elles sont censées améliorer ou à un manque de technologie interprété puis imposé comme un besoin. MARCUSE envisage une économie des besoins où un nouveau rapport dialectique serait instauré entre les besoins individuels et sociaux, les seconds étant subordonnés aux premiers)*

*« C'est seulement alors, précise Marcuse, que l'on pourrait parler d'une **technologie de la libération**, fruit d'une imagination scientifique libre désormais de concevoir et de réaliser les formes d'un univers humain d'où seraient exclus le labeur et l'exploitation. Mais cette *gaya scienza*, pour autant qu'elle répondrait aux besoins d'un homme nouveau, est inconcevable sans une rupture historique dans le continuum de la domination ». La recherche de technologies alternatives, souvent interactives, est prônée de toutes parts malgré les distances idéologiques séparant sur bien des points les auteurs : elle structure par exemple les discours de Marcuse, Illich, Commoner, Castoriadis, Gorz, Rosnay, Schumacher, ou Rosanvallon...*

L'exigence de réappropriation sociale des technologies permet aussi de saisir pourquoi **les progrès de l'automation** peuvent entraîner aussi bien une dépendance croissante du travailleur à la machine hypercomplexe et hypercontrôlée que dégager du temps et des capacités pour la réflexion, la création, en réduisant la pénibilité physique du travail. « Le travail de l'homme est en train sous nos yeux de passer à la machine et l'on peut imaginer le temps où le travail de l'homme se réduira à concevoir les machines que d'autres machines construiront, . L'homme se

« démanuellise » et ce « céphalise » (...). De même qu'aux temps lointains la station debout a libéré les mains et que le développement cérébral est devenu nécessaire à l'utilisation coordonnée des membres qui d'antérieurs devinrent supérieurs et qui jusqu'alors avaient surtout servi à marcher, aujourd'hui les mains devenues moins utiles, car remplacées par des machines, **vont libérer le cerveau** pour des fonctions plus spéculatives » (B.S. 115 et 120).

L'importance croissante de l'information incorporée dans les machines et de l'information circulante permet d'envisager la diminution du temps consacré au travail et l'augmentation du temps consacré à la connaissance. Pour Laborit, on peut même dire que « le **socialisme** sera fonction du temps accordé à chacun pour s'informer » (N.G 177). Si chaque homme disposait de deux heures par jour tout au long de sa vie pour s'informer, la situation serait déjà appelée à changer. Voilà aussi pourquoi il envisage la possibilité d'une **année sabbatique** tous les deux ou trois ans ainsi que la refonte des modalités de la mise à la retraite qui exclut brutalement les travailleurs du monde de la vie et les contraint à l'inutilité... d'où d'ailleurs l'inhibition de l'action qui s'ensuit et que connaissent bien les services de gériatrie. On voit donc que Laborit fait primer l'exigence de « s'informer deux heures par jour » sur celle de « travailler deux heures par jour » (Adret).

Internationalisme

Lorsque sont combinées les conditions préalables à l'apparition de la société informationnelle et les modalités de sa réalisation on comprend que, par les ouvertures qui la caractérisent, elle est difficilement concevable dans un cadre national étriqué. **Ce qui rapproche les hommes n'est pas nécessairement leur appartenance à une même nation mais peut être plus l'analogie de leur fonction, de leur rôle.** Ce que notait un scientifique qui se sentait plus proche de tous les scientifiques de sa discipline au plan international que de son laitier. Ce que Marx hier cherchait à impulser par sa formule « Prolétaires de tous les pays unissez-

vous », ouverture horizontale à laquelle fait échec l'**ouverture verticale du type union sacrée**, union nationale et consensus, la conscience de classe tient avant tout pour Laborit à la fonction exercée et la distance fonctionnelle entre un mineur polonais et son homologue américain, par-delà les frontières, est moins importante que la distance sociale qui les différencie de leurs employeurs respectifs. L'ouverture horizontale par une conscience accrue de classe fonctionnelle lui paraît donc possible et souhaitable ; nécessaire en tout cas, car son schéma de société informationnelle ne peut qu'être internationalisé dès lors qu'il ne reposera plus sur **l'exploitation thermodynamique** d'ensembles informationnellement moins organisés (*autrement dit colonialisme ou impérialisme, ndr*), exploitation **qui conduit au seuil de la crise planétaire et ne sera résolue que par l'internationalisation des ressources**, de l'énergie et de l'information, patrimoines communs de l'humanité.

L'évolution est, déjà mais à peine, amorcée avec le droit de la mer et dans une moindre mesure le droit de l'espace où le Tiers Monde prend, par l'intermédiaire des organisations interétatiques, une part croissante. Le nouvel ordre économique international devrait s'organiser sur de nouvelles formes d'échange : certains ont proposé la mise en œuvre de la théorie des équivalents énergétiques, toujours quantifiables, qu'il faudrait aussi pouvoir combiner avec une théorie, beaucoup plus complexe, des équivalents informationnels. En tout état de cause l'évolution semble devoir s'effectuer dans cette direction si on en juge par les discussions dans le cadre des Nations-Unies et par l'audience croissante des projets élaborés par le Club de Rome.

Ainsi schématisée à grands traits, **la société informationnelle** ne prédit pas tant l'avenir tel qu'il devra on devrait être, mais plutôt l'avenir tel qu'il ne pourra se perpétuer dans les lignes de force du présent. (LABORIT ne désapprouverait certainement pas cette formulation de MARCUSE : « *Il ne s'agit pas tant d'une nouvelle voie vers le socialisme que de l'apparition de valeurs et de buts nouveaux chez des hommes et des femmes qui, résistant au pouvoir d'exploitation massive du*

capitalisme des monopoles, rejettent ses réalisations, si agréables et libérales qu'elles puissent être »).

J. Ruffié, comme Laborit, relève d'ailleurs l'impossibilité pratique mais aussi théorique de décrire une société mondiale intégrée : « Que sera cette société ? Il est difficile de l'imaginer à partir de notre niveau actuel de conscience : un palier ignore, a priori, quelles sont les qualités nouvelles qui apparaîtront au palier suivant. Comment prévoir l'organisation d'un mammifère ou d'une société humaine à partir de la bactérie ou du protiste ? » (J. RUFFIE).

Toujours est-il que **l'inéluctabilité d'un changement dans la conception d'un monde** qui ne pourra plus être de **production effrénée** émerge à la conscience et questionne l'homme contemporain, ses besoins, ses angoisses, ses potentialités. Elle l'aspire vers l'utopie d'autant plus **utopique qu'elle est nécessaire** et rêve-évolutionnaire. Mobilisation générale de la conscience par la connaissance et pour l'imagination, la société informationnelle ne serait pas le fruit d'une dictature évolutive où les nouvelles lumières de ce siècle baliseraient les voies de l'avenir. Elle serait création par/de l'imagina-humaine, de cet homme « *fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui* » (Sartre). Socialisme scientifique (Monod) ou **humanisme scientifique** (Laborit), la société informationnelle est d'abord une société de connaissance, connaissance des comportements, de la signification biologique de l'homme et de son unité, au sein de la biosphère, en vue d'une recherche de **l'harmonie entre l'homme et les niveaux de complexité l'englobant**. Société harmonieuse qui n'est pas sans rappeler les écrits de Teilhard de Chardin mais aussi société de refus, refus de toute autorité, de toute domination, de toute exploitation dont les modalités d'organisation pratique convergent avec **l'anarchisme théorique** et les finalités avec le **communisme ébauché par Marx**, défini comme l'abolition de l'auto-aliénation de l'homme et la réintégration de l'homme dans la nature : « *Il est la vraie solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, la vraie solution de la lutte entre existence et essence, entre objectivation et affirmation de soi, entre liberté et nécessité, entre individu et genre* » (K.MARX).

Et Laborit ne recherche pas autre chose que la **fusion existentielle de l'individu de la société et de l'espèce**. À cette fin, la solution que prône Laborit est aussi partagée par Morin qui relève qu'il y a « *nécessité d'une conscience révolutionnaire qui puisse domestiquer la science. Mais réciproquement elle doit se mettre à l'école de la science, non seulement utiliser ses méthodes d'investigation et de vérification, non seulement dominer le problème multiforme de la technique mais aussi chercher dans la science l'appoint qui pourrait être décisif pour la révolution* ».

Utopie ? (Conclusion)

Ayant défini l'utopie comme un ensemble d'idées dont le système interdit la réalisation et ayant par ailleurs constaté que **l'utopie Laboricienne**, pour avoir été tôt exprimée et ne pas manquer d'originalité, converge avec un courant de pensée qui se développe depuis les années 1970, on peut se demander si les thèses des Laborit présentent véritablement le caractère d'utopie, consacrant une rupture fondamentale avec le mode contemporain de domination dans les sociétés occidentales. Si donc il s'agit d'un changement profond d'idéologie, ou si plutôt il ne s'agirait pas d'une **idéologie de rechange**, c'est-à-dire adaptée à l'état de crise mondiale que subissent les cadres étatiques de la domination dans une économie et une politique aux frontières désormais planétaires, où **la compétition exige l'utilisation rationnelle** de l'ensemble des ressources aussi bien « naturelles » qu'humaines. C'est à cette interrogation qu'il nous faut maintenant nous livrer.

Ce n'est nullement la recherche de l'efficacité économique qui **motive Laborit**, même si le monde cellulaire est un marché spécifiquement économique, mais la **réappropriation du pouvoir par ceux sur lesquels il s'exerce** et qui n'y participent, actuellement, que de manière épisodique et symbolique. Sous cet aspect le changement

d'idéologie prônée par Laborit ne peut qu'improprement être perçue comme une idéologie de rechange.

Par ailleurs, si l'état de crise reflète bien une crise de l'État, structure archaïque, dépassée car trop étroite, inefficace car bloquée, si la réalité économique est à l'internationalisation du capital, on peut se demander si l'ouverture horizontale et verticale transfrontalière recherchée par Laborit ne révèle pas l'existence à la base, d'un capital d'internationalisation des besoins qui, par la diffusion des inégalités économiques, ne serait pas en mesure de susciter, par diffusion de **l'image de l'opulence**, une compétition axée sur la consommation et donc **l'émergence d'une demande économique nouvelle et généralisée car non plus limitée** à l'élite des pays pauvres mais diffusée à l'ensemble de la population. En effet, de même que la conscience de l'existence du prolétariat en tant que marché avait ouvert le marché intérieur des économies-État, la conscience de l'existence du marché tiers-mondiste ouvre le marché de l'économie-monde. De sorte, qu'à la saturation relative du marché intérieur, répondrait l'appétit de consommation des marchés extérieurs nouvellement ouverts.

Il est certain que la société informationnelle planétisée passe par une élévation générale et imposante du niveau de vie des populations du Tiers-Monde. Et l'on ne peut qu'être frappé de la convergence profonde entre les thèses de Laborit et celles du Club de Rome qui insistent à la fois sur l'archaïsme des structures étatiques et l'exigence du développement des régions démunies, développement non plus chaotique mais « organique ». La démarche, de plus, est identique qui joue de l'argument catastrophiste et cherche une méthode scientifique pour comprendre et maîtriser la problématique mondiale. Laborit ne soutient pas autre chose que A. Peccei, président du Club de Rome, qui affirmait qu'« *il nous incombe une responsabilité entièrement nouvelle, la responsabilité globale de l'humanité. L'humanité dans son ensemble doit devenir le véritable cybernétès, le capitaine et le pilote du « vaisseau spatial Terre », le régulateur de toute chose à son bord* ».

Si, ainsi que cherche à le démontrer P. Braillard, l'idéologie du Club de Rome, derrière l'argument catastrophiste, derrière le discours de la

solidarité mondiale, derrière celui de la primauté de l'élévation culturelle de l'humanité apte à s'autogérer, se dissimule la nouvelle forme **de l'idéologie technocratique sophistiquée** ; si l'archaïsme de l'État est dénoncé par référence à l'efficacité de gestion des multinationales, si la croissance organique tend à l'intégration du Sud dans le système économique dominant, si la communauté d'analyse entre Laborit et les membres au Club de Rome, illustre le cheminement idéologique vers la société post-industrielle libérée des clivages politiques traditionnels, on peut soutenir que tous les écrits du **biologiste tendent à l'amélioration du fonctionnement du système capitaliste au plan mondial.**

Pourtant, chez Laborit le processus de développement organique devrait s'effectuer non pas par l'imposition/acceptation de modèles culturels et économiques occidentaux par des élites périphériques mais par la confrontation des intérêts, des besoins, des valeurs socioculturelles exprimées par les classes fonctionnelles des populations concernées.

Sans doute l'absence de propositions concrètes, de mesures pratiques, revient-elle à livrer l'utopie aux manipulations de l'idéologie dominante et par là néglige **la nature même de la domination et sa capacité à intégrer les idées** de ceux qui sont « tout sauf prisonniers de l'étroitesse bourgeoise ».

Laborit ne l'ignore pas. Dans la tradition des philosophes révélant à l'humanité qu'elle a la charge de son destin, que, grâce à la raison humaine, à la connaissance et à la réflexion, elle peut s'engager sur la voie de la libération, Laborit appartient entièrement à son siècle : celui des nouvelles « lumières » **qui portent le discours d'une nouvelle liberté.** Émettant un doute, dans un de ses ouvrages, sur la disparition des hiérarchies, Laborit est conscient que, proposant de nouveaux instruments de connaissance et d'action, ceux-ci peuvent être utilisés, seront préférentiellement utilisés, par les structures dominantes. Si la croyance au paradis céleste a pu justifier la domination temporelle, la croyance au paradis terrestre peut aujourd'hui prendre le relais et participer à une nouvelle formule de domination politique. De fait il est certain que tout le discours portant sur le **développement des potentialités créatrices individuelles converge allègrement avec l'idéologie actuellement**

dominante. Il semble qu'effectivement l'exploitation thermodynamique de l'individu laisse place aujourd'hui à la prise de conscience du gaspillage informationnel qui l'accompagne. Le travail régresse au profit de l'innovation, de l'imagination, de l'initiative personnelle, bref de la mise en valeur d'un capital individuel qu'il conviendrait de faire fructifier. Le « patrimoine » individuel n'est plus énergétique (la force de travail) il est informationnel (l'imagination créatrice). À l'exploitation du travail mécanique s'ajouterait l'exploitation du travail imaginaire individuel. À l'exogestion (gestion du milieu) se substituerait l'endogestion (gestion du capital personnel) que ne saurait négliger une économie de mobilisation générale des ressources. Le potentiel humain, les ressources personnelles, le « capital » génétique, sont autant de nouveaux moyens d'évaluation et d'échanges sur le marché socio-économique. C'est aussi pourquoi il convient d'envisager **l'adaptation au milieu** non plus par un **changement de milieu** mais par une modification de l'homme (sélection génétique pour l'embauche, éducation adaptée aux « potentialités » intellectuelles inégalement réparties, détournement de l'agressivité vers l'innovation, la création...).

Une fois de plus les écrits de Laborit congruent avec le discours de l'idéologie dominante. Mais là encore le plein **épanouissement des capacités humaines** n'est pas envisagé comme développement d'un capital inégalement réparti mais comme entière appropriation **de soi-même pour soi-même**. La société informationnelle n'est pas une société **sociométrique** où chacun serait situé à la place qui lui revient dans des structures sociales de compétences préétablies pour lesquelles s'imposerait la mobilisation de ressources diverses. Elle est **structure d'autodétermination** d'où la compétition hiérarchique économiquement gratifiante seraient évacuée. Les **ressources créatrices**, valorisées car spécifiquement humaines, ne seraient nullement des **instruments de pouvoir social mais seraient très égoïstement développées**, ce qui ne nuirait en rien à la société. **L'individualisme** prôné par Laborit rejoint l'individualisme consubstantiel aux **écrits anarchistes** .

« *On ne peut concevoir un libertaire qui ne soit pas individualiste* » (GUERIN. D). Sur ce point et les controverses entre STIRNER, PROUDHON et BAKOUNINE.

L'utopie de Laborit est donc irréductible à la seule promotion d'une nouvelle idéologie technocratique sophistiquée. Elle est inacceptable rationnellement et c'est par là qu'elle acquiert son caractère utopique. Par certains de ses caractères, concevables, possibles ou probables elle relève effectivement de l'idéologie et peut contribuer à conforter un nouveau discours gestionnaire.

Entre l'utopie et l'idéologie il n'y a que la distance de la domination... qui produit ses effets.

Laborit, qui est né et va « mourir sans qu'une seule feuille d'arbre à l'automne n'en soit influencée », le sait.

Table des matières

Biographie.....	2
Introduction.....	3
I. La nécessité d'une nouvelle approche neurobiologique de l'homme.....	5
La nécessité épistémologique.....	5
La nécessité pratique.....	8
La nécessité éthique (pour la survie de l'espèce humaine).....	12
II La nouvelle approche scientifique de l'étude de l'homme.....	14
Renaturer l'homme face à l'impasse écologique.....	14
Démystifier l'idéologie de la liberté humaine (ou l'illusion de la liberté).....	16
Le cerveau et le langage	18
Le cerveau, une structure immature à la naissance.....	20
III Pouvoir et domination.....	23
Inné et inégalités.....	23
Quotient de soumission ou de dominance.....	24
Aliénation (et communisme grossier).....	25
Reproduction structurelle du système (société de consommation).....	29
La liberté, valeur contribuant à la reproduction structurelle.....	35
IV Voies de libération.....	43
Connaissance et liberté.....	43
Connaissance et information généralisées.....	44
Révolution ou évolution.....	48
Autogestion	51
Appropriation sociale des technologies	53
Internationalisme.....	55
Utopie ? (Conclusion).....	58
Table des matières.....	63